



PROMOTION *GÉNÉRAL GALLOIS*  
*2016 -2017*



**LA PENSÉE DE SAMUEL HUNTINGTON**  
**CRP XAVIER JAMOT**

Sous la direction de :

M. Morgan LEMESLE

*Photo prise aux Invalides, le 27 septembre 2016*

« *La majorité des civilisations n'a guère légué qu'une strate de détritrus entre deux strates de cendres* »  
*Carnets d'un vaincu* **Nicolas Gomez Davila**

## RÉSUMÉ

Au long de sa carrière, Samuel P. Huntington n'a cessé d'appréhender les grandes problématiques qui ont ébranlé le camp occidental et l'Amérique en particulier. Dans cette démarche, il n'a jamais hésité à présenter les faits, mêmes les plus dérangeants, et à en tirer les conclusions, mêmes les plus déconcertantes. Au travers de quatre de ses ouvrages, le présent mémoire tâche d'examiner les traits saillants de sa pensée. Sa méthode, les thématiques qu'il aborde ne sont pas fortuites. Huntington conçoit son travail comme une manière d'influencer les débats et les décisions, bien davantage que comme une contribution au travail théorique universitaire. Son approche vise à éclairer le débat public au moyen d'analyses tranchantes, sur des sujets décisifs. Au terme des quatre ouvrages choisis, l'on mesure le caractère fondamental des sujets traités : les rapports politico-militaires (*The Soldier and the State*) ; les faiblesses de la démocratie au tournant des années 70 (*The crisis of democracy*) ; la force nouvelle du facteur culturel dans la dynamique des relations internationales post-guerre froide (*Le choc des civilisations*) ; enfin, la question de l'identité américaine, et de l'impact de l'immigration sur celle-ci (*Qui sommes-nous ?*). *The Soldier and the State* est son premier ouvrage, paru en 1957. *Qui sommes-nous ?* est son livre testament, paru en 2004. Entre ces deux ouvrages, sa pensée a sensiblement évolué. Au contrepied d'un discours dominant qui confine au psittacisme du fait des carcans du « politiquement correct », Huntington aborde de front les controverses, et propose des clés d'analyse sur des débats éternels. Il consacre la pertinence d'une élite décisionnelle au moment où celle-ci est remise en cause au bénéfice d'une plus grande démocratisation du processus décisionnel, héritage des mouvements protestataires des années 1960. Mais, témoin des évolutions profondes qui affectent la société américaine et le désenchantement qui s'étend à l'ensemble de l'Occident, il met en garde dans ces deux derniers ouvrages contre les dérives de ces élites, ainsi que contre les menaces extérieures qui pèsent sur l'Occident après la guerre froide. Il aborde des menaces qu'il estime existentielles. Qu'elles viennent de forces centrifuges internes, minant la cohésion nationale. Ou qu'elles résultent d'une contestation croissante de la domination occidentale, dont le déclin relatif est inévitable.

Cette démarche, nécessairement polémique, comporte des exagérations. Elle a été elle-même l'objet de critiques lourdement caricaturales. Au-delà de ces attaques qui échouent à rendre justice d'une pensée globalement cohérente, deux critiques fondamentales peuvent lui être opposées. D'abord une essentialisation de l'Autre (civilisation/immigré non WASP) qui révèle un ethnocentrisme décevant. Ensuite, une forme de contradiction, entre la description désolée de la dislocation de la société libérale traditionnelle, et l'absence de diagnostic sur l'évidente influence du libéralisme *économique* sur cette dislocation.

Par sa pensée tourmentée par le déclin et la désintégration nationale, qui valorise les notions d'assimilation et de cohésion nationale et occidentale, Huntington porte des sujets d'une actualité brûlante, mais aussi d'une singulière permanence. Son impact sur le débat public des 40 dernières années est fondamental, et soulève des questions capitales, qu'il est plus que jamais opportun de sonder avec curiosité et sans esprit de système.

## ABSTRACT

Throughout his career, Samuel P. Huntington has constantly grasped the great issues that have shaken the Western camp and America in particular. In this process, he never hesitated to show the most disturbing facts, and to draw conclusions, even the most disconcerting ones. Through four of his works, the present essay tries to examine the salient features of his thought. His method, the themes that he addresses are not fortuitous. Huntington sees his work as a way of influencing debates and decisions much more than as a contribution to academic work. His approach aims to inform the public debate by means of sharp analyzes, on decisive subjects. At the end of the four selected works, one can measure how fundamental the treated subjects are : the politico-military relations (*The Soldier and the State*); The weaknesses of democracy at the turn of the 70s (*The crisis of democracy*); The new strength of the cultural factor in the dynamics of post-Cold War international relations (*The clash of civilizations*); And finally, the question of American identity and the impact of immigration on it (*Who are we?*). *The Soldier and the State* is his first book, published in 1957. *Who are we?* is his testament work, published in 2004. Between these two works, his thought has evolved significantly. Opposing the dominant discourse that is locked in the psittacism of the "political correctness", Huntington tackles controversies head on, and proposes keys to analysis on eternal debates. He highlights the relevance of a decision-making elite at the very point when it is called into question by the protest movements of the 1960s for the benefit of greater democratization of the decision-making process. However, witnessing the profound changes that affect American society and the disenchantment which extends to the whole of the West, he warns in these last two works against the excesses of these elites as well as against the external threats which weigh upon the West after the Cold War. He addresses threats that he considers existential. Either that they come from internal centrifugal forces, undermining national cohesion. Or that they result from a growing challenge to Western domination, the relative decline of which is inevitable.

This approach, necessarily polemical, involves exaggerations. It has been the subject of heavily caricatured criticism. Beyond these attacks which fail to do justice to a globally coherent thought, two fundamental criticisms can be opposed to it. First, an essentialization of the Other (civilization / non-WASP immigrant) that reveals a disappointing ethnocentrism. Then his desolate description of the dislocation of the traditional liberal society does not lead him to diagnose the evident influence of economic liberalism on this dislocation.

His thought, tormented by national decline and disintegration, valorizes the notions of assimilation and national and western cohesion, and raises questions that are making the headlines. His impact on the public debate over the past 40 years is fundamental, and it is essential to address his work with critical distance, but also without being blinkered by narrow systems that are condemning him too fast.

« On ne s'ennuie jamais avec Sam Huntington » comme l'observe avec malice Pierre Hassner<sup>1</sup> qui remarque qu'il est souvent celui « par qui le scandale arrive ». Cet intellectuel aborde sans concession les thèmes les plus essentiels et les plus controversés, et ne verse en effet jamais dans le consensus.

Appréhender cette pensée sans la dénaturer trop, au terme d'un travail de cet ordre, est une gageure. Le pari de ce mémoire n'est pas véritablement de rendre compte exhaustivement de la pensée de Samuel P.Huntington. Mais bien plutôt d'appréhender le contexte de sa formulation, et d'en rechercher les éléments fondamentaux, propres à éclairer certains de nos débats du jour. La dynamique des relations internationales, les notions d'identités et de solidarités culturelles, la question des élites et du déclin trouvent des échos dans toutes les époques, et singulièrement dans nos démocraties en crise.

Cette pensée s'inscrit d'abord, évidemment, dans l'histoire.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les nations en position de domination s'interrogent sur leur décadence. La thématique du déclin émerge en France en 1734 (Montesquieu - *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*), et en Angleterre en 1776 (Gibbon - *Le déclin et la chute de l'Empire romain*) sous le paravent d'un examen de la chute de l'Empire romain. Elle s'élargit plus frontalement à tout l'Occident en 1918 (Spengler - *Le Déclin de l'Occident*). En 1919, par un avertissement redoutable, qui résonne comme une oraison funèbre, Paul Valéry lui confère une portée universelle, en affirmant que « nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » (Valéry - *La crise de l'esprit*).

Leader incontesté du camp occidental après la Seconde Guerre Mondiale, les Etats-Unis d'Amérique (EUA) sont eux aussi mis au défi. L'«université de guerre froide» produit dans ce contexte une génération singulière d'intellectuels (Kissinger, Brzezinski, Nye, Hoffman...). Cette génération est impliquée dans l'action, elle investit littéralement les cercles du pouvoir, et forge les concepts clés à l'origine de bon nombre d'inclinations de politique étrangère américaine depuis les années 1960. Elle constitue une technostructure qui n'est pas sans jouer un rôle dans une forme de continuité de la politique et des représentations américaines, par-delà les clivages usuels entre démocrates et républicains.

Enseignant à Harvard, Samuel P.Huntington fait partie de ces universitaires en sciences humaines d'après-guerre partisans d'une approche pluri-disciplinaire. Il sera fugitivement l'assistant de Bernard Lewis au National Security Council (NSC) - dirigé par Brzezinski-, sous Carter (1977-1981).

---

<sup>1</sup> *Un Spengler pour l'après guerre froide ?* - Pierre Hassner - Commentaire n° 66 - Eté 1994 - Plon - ISBN 2-259-18065-5 - p.263

Proche des libéraux à tendance conservatrice, il se caractérise par des essais engagés, précis, et loin des conclusions consensuelles. Sa démarche n'est pas seulement de comprendre et d'expliquer, mais d'investir et de peser sur le groupe dominant pour y jouer un rôle, sur le modèle de l'« intellectuel organique » défini par Gramsci. Sous cet angle, on peut observer que les thématiques qu'il explore ne sont jamais fortuites. Elles correspondent à des enjeux historiques, des moments qu'il identifie comme potentiellement décisifs.

Quatre oeuvre apparaissent singulièrement illustrer cette démarche :

- *The Soldier and the State*, son premier ouvrage, en 1957, fait suite aux tourments politico-militaires qui ont accompagné la guerre de Corée et pose la question de l'équilibre souhaitable dans la relation civilo-militaire pour aboutir à la bonne décision. La nature des rapports entre élite civile et militaire, pour permettre une forme d'optimisation des expertises respectueuse du primat politique, est alors son champ d'étude.
- *The crisis of democracy*, en 1975, est un ouvrage collectif paru sous le patronage de la commission trilatérale, qui regroupe des experts américains, européens et japonais. Cette étude intervient dans une période de doute pour le camp occidental qui a subi plusieurs chocs : acte de décès des accords de Bretton Woods, choc pétrolier, crise culturelle des printemps 1968. Il faut également mentionner les difficultés majeures de la Grande Bretagne. La force symbolique de l'ancien Empire britannique en profonde crise de modèle, englué dans les grèves et les coupures de courant, accroît sans doute la portée des angoisses de déclin aux Etats-Unis.
- *The clash of civilization and the remaking of world order*, en 1996, tente de proposer un repositionnement après la chute de l'Union soviétique, et après la tentation de l'« hyperpuissance ». La seconde partie du titre, non traduite en français, reflète l'incrédulité qui suit l'effondrement de l'URSS et la fin de la structuration des relations internationales par la bipolarité de la guerre froide. Elle rejoint les tentatives de l'époque (Kissinger, Brzezinski) pour décrire les nouvelles forces tectoniques à l'œuvre et le rôle que doivent jouer les Etats-Unis pour conforter leur hégémonie.
- *Who are we ? The challenges to America's national identity* en 2004, peut apparaître à la fois comme un prolongement, avec changement d'échelle, du choc des civilisations. Mais il est aussi une évolution par rapport à ce dernier en ce qu'il questionne la force et l'homogénéité interne de la puissance américaine et suppose la fragilité non plus aux frontières mais dans des flux centrifuges. Il fait figure de livre-testament, témoignage qui dévoile parfois délibérément les phobies du patriote par-delà les analyses du chercheur.

On observe outre une évolution du champ d'analyse une évolution de certaines positions. Des points communs cependant : d'abord, des analyses qui tapent juste. Huntington révèle des courants de fonds, il est un diagnosticien hors pair, et si l'on peut ne pas partager l'ensemble de ses points de vue, il faut lui reconnaître une extraordinaire lucidité pour verbaliser des symptômes. En politologue, il mène une réflexion continue sur l'organisation du pouvoir, le processus décisionnel et le rôle des élites. Enfin, c'est un polémiste : son objectif est de pénétrer le débat public et d'influencer la classe dominante. Sa sociologie politique et son analyse des relations internationales poursuivent un objectif politique : celui de conjurer ce qu'il perçoit comme des faiblesses de l'Amérique ou du camp occidental. Il n'hésite pas, pour cela, à forcer le trait.

Appréhender ses œuvres isolément a conduit une grande partie de ses détracteurs à n'y déceler que les outrances polémiques ou les insuffisances méthodologiques sans nécessairement percevoir la cohérence de la pensée. Or il faut bien constater la portée des analyses de Samuel Huntington. Sur près d'un demi-siècle, il questionne les grands défis auxquels sont confrontés les Etats-Unis. Il nous interpelle, il propose des clés idéologiques. La virulence des débats sur les concepts et les lignes de force qu'il isole voire leur intériorisation pure et simple dans l'inconscient collectif, atteste leur pertinence. Et c'est parce qu'il invoque les notions d'efficacité et de légitimité du politique, de civilisation et d'identité, et que ses réponses ne peuvent être pleinement satisfaisantes, qu'il est inactuel. Comprendre pourquoi Samuel P. Huntington est un penseur majeur pour les Etats-Unis implique la remise en cohérence de son oeuvre. Cette démarche est indispensable pour qui veut formuler une critique débarrassée des horizons étroits de la conjoncture, et des tunnels de la contre-idéologie.

Samuel Huntington tente invariablement d'analyser et de comprendre les faiblesses des Etats-Unis et du camp occidental, pour lutter contre leurs conséquences.

Dans les deux premiers ouvrages sélectionnés, il appréhende des questions institutionnelles dans un contexte de relativisme radical et de mise en cause des élites. Il s'agit d'examiner si l'organisation politico-militaire est optimale dans un contexte de guerre froide, tout en conservant les garanties nécessaires au fonctionnement démocratique libéral (*The soldier and the State*). Il s'agit ensuite de questionner la pertinence de l'organisation démocratique du pouvoir, telle qu'elle a évolué depuis l'après-guerre, à un moment où les démocraties occidentales doutent d'elles-mêmes (*the crisis of democracy*). (I)

Peu après la guerre froide, il propose une réaffirmation du camp occidental et de l'identité américaine, dans un contexte de libéralisme universel et triomphal et d'un multiculturalisme apatride. Les

nouvelles menaces existentielles sont pour lui transnationales (*Le choc des civilisations*) ou infranationales (*Qui sommes-nous ?*) et nécessitent une réaffirmation identitaire nationale. (II)

Ces analyses, portées par un esprit brillant, ne sont cependant pas exemptes de limites et il convient enfin d'en proposer modestement une lecture critique. (III)

---

# -I- UN POUVOIR EFFICACE ? L'ORGANISATION POLITICO-MILITAIRE ET LES FAIBLESSES DE LA DÉMOCRATIE AUX ÉTATS-UNIS DURANT LA GUERRE FROIDE

Dans *the Soldier and the State* et dans *The crisis of democracy*, Samuel P. Huntington décrit les mécanismes d'organisation du pouvoir avec l'objectif d'en évaluer la pertinence au regard des défis adressés au camp occidental par le contre-modèle soviétique. La pérennité et la stabilité du système, la mobilisation des énergies qu'il permet sont la préoccupation principale de l'essayiste qui s'inscrit dans une démarche militante.

Dans *The Soldier and the State*, il décrit les relations entre le haut commandement militaire et les élites politiques civiles. Il s'agit de définir quelle est la nature des relations et le degré d'institutionnalisation de ces relations propres à assurer une conduite efficace des affaires sans verser dans le militarisme à la prussienne. Dans *The crisis of democracy*, c'est davantage la question du délitement des formes traditionnelles du pouvoir démocratique face à la contestation qui est étudiée. La démocratie est ici présentée comme affaiblie dans sa légitimité, et, partant, dans son autorité et la confiance qu'elle inspire.

Les deux analyses se veulent pragmatiques. Il s'agit moins de parfaire les constructions théoriques de la science politique que de pointer les dérives et orienter l'action publique contemporaine. Ceci en s'appuyant sur un travail scientifique et une recherche des plus rigoureuse.

## A- THE SOLDIER AND THE STATE

Le contexte de la publication de cet ouvrage est le suivant : les États-Unis sont sortis vainqueurs de la seconde guerre mondiale en ayant mobilisé une économie de guerre sans précédent. Toute une génération d'élites marquée par la guerre en est issue. Un consensus national s'est forgé autour du dirigisme économique, et de la fusion fédérale des intérêts qu'il suppose. Cela a conduit à créer des champions industriels, à démultiplier l'influence des militaires, et à accroître la bureaucratie de Washington. Au sortir du conflit, cette situation ne se renverse pas, mais s'amplifie avec la prise de conscience de la menace soviétique, mais aussi avec la démobilisation massive (l'armée américaine passe de 12 millions d'hommes à un peu plus de 2 millions après-guerre) qui diffuse la culture et le vécu militaire dans la société civile.

Cette situation est inédite dans l'histoire des Etats-Unis. Pays de la milice populaire, méfiant vis-à-vis de l'armée permanente, partisan de la conscription en cas de péril plutôt que de la professionnalisation, les Etats-Unis restent en effet attachés à une vision minimale de l'Etat, conçue comme garantie de leur liberté individuelle. Moins l'Etat fédéral et ses bureaucrates ont d'emprise, et mieux se porte le citoyen américain en somme. Ce qui est nouveau à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, c'est que l'enchaînement des crises avec le pouvoir soviétique et ses affidés conduit à une démarginalisation des élites militaires, jusque là cantonnées au sens propre comme au sens figuré. L'ouvrage de Samuel P. Huntington participe à un débat en grande partie initié par l'ouvrage de C.Wright Mills, *L'élite au pouvoir*<sup>2</sup>, débat qui continue encore de noircir les colonnes des éditorialistes et qui consiste à s'interroger sur la place des élites dans une démocratie moderne, sur leur endogamie, leur loyauté ou leur déloyauté vis-à-vis de la souveraineté populaire, bref, un débat dont les échos sont aujourd'hui singulièrement ardents, mais qui n'a en fait jamais véritablement cessé.

## *1/ UNE ARMÉE PROFESSIONNELLE, EN CHARGE DU « MANAGEMENT DE LA VIOLENCE »*

### **- La fin d'un consensus**

Dans *The Soldier and the State*, ce débat sur les élites est abordé sous l'angle des élites militaires. C.Wright Mills avait avancé pour la première fois que les élites militaires étaient des membres à part entière de l'oligarchie de cette époque, particulièrement les membres du Joint Chiefs of Staff (JCS), les chefs de l'état-major interarmées. Pourquoi cette question se pose alors avec une acuité si particulière ? En fait, depuis Pearl Harbor, l'influence des militaires est allée croissante dans l'administration fédérale. Cette montée en puissance a fait l'objet d'un consensus global, que reflète l'élection en 1953 de Dwight D. Eisenhower à la présidence des Etats-Unis. Or ce dernier, lors de son discours de départ en 1961, met en garde ses concitoyens :

*« (...) But threats, new in kind or degree, constantly arise. Of these, I mention two only.*

*A vital element in keeping the peace is our military establishment. Our arms must be mighty, ready for instant action, so that no potential aggressor may be tempted to risk his own destruction. Our military organization today bears little resemblance to that known by any of my predecessors in peacetime, or indeed by the fighting men of World War II or Korea.*

*Until the latest of our world conflicts, the United States had no armaments industry. American makers of plow shares could, with time and as required, make swords as well. But now we can no longer risk emer-*

---

<sup>2</sup> *L'élite au pouvoir* (1956) - C.Wright Mills - Agone, collection l'ordre des choses, 2012 - ISBN 978-2748901597

*gency improvisation of national defence ; we have been compelled to create a permanent armaments industry of vast proportions. Added to this, three and a half million men and women are directly engaged in the defence establishment. We annually spend on military security alone more than the net income of all United States corporations.*

*Now, this conjunction of an immense military establishment and a large arms industry is new in the American experience. The total influence—economic, political, even spiritual—is felt in every city, every State house, every office of the Federal government. We recognize the imperative need for this development. Yet we must not fail to comprehend its grave implications. Our toil, resources and livelihood are all involved; so is the very structure of our society. **In the councils of government, we must guard against the acquisition of unwarranted influence, whether sought or unsought, by the military-industrial complex. The potential for the disastrous rise of misplaced power exists and will persist. We must never let the weight of this combination endanger our liberties or democratic processes. We should take nothing for granted. Only an alert and knowledgeable citizenry can compel the proper meshing of the huge industrial and military machinery of defence with our peaceful methods and goals, so that security and liberty may prosper together.** »<sup>3</sup>*

La question de la montée en puissance des militaires dans un champ politique dont ils étaient largement exclus jusqu'alors a donc fissuré le consensus d'après-guerre en un peu plus d'une dizaine d'années.

### **- Un militarisme et une militarisation des Etats-Unis ?**

Samuel P. Huntington écrit quant à lui en 1957, il se situe donc au coeur de ce processus. C. Wright Mills n'a en effet pas uniquement constaté la montée en puissance des élites militaires : il avance que ces dernières opèrent dans une collusion secrète avec l'ensemble des élites américaines et mettent en oeuvre un système endogamique et secret motivé d'abord et avant tout par la poursuite de ses propres intérêts. Avant lui, Lasswell, dans « *l'Etat-caserne* » (1941)<sup>4</sup> prophétisait les craintes d'une généralisation de l'économie et de l'Etat en guerre au temps de paix comme « probable » même si non « inévitable ». Il insistait sur le fait que cela constituait une rupture radicale avec les traditions, les symboliques et la culture politiques américaines, tout en craignant la combinaison d'un Etat dominé par les militaires et doté des technologies nouvelles alors en gestation. Il ne faut pas négliger dans le contexte d'alors le témoignage vivant des dérives fascistes et des pentes idéologiques funestes dans lesquelles se sont fourvoyées le régime parlementaire allemand et l'empire japonais. Il est très présent à l'esprit des analyses dont il est fait mention ici que la démocratie fragilisée par la pénétration d'élites devenues minorités agissantes bascule aisément dans la négation

---

<sup>3</sup> Discours visible sur : [https://www.youtube.com/watch?v=CWilYW\\_fBfY](https://www.youtube.com/watch?v=CWilYW_fBfY)

<sup>4</sup> <http://users.polisci.wisc.edu/kmayer/904/Lasswell%20-%20the%20Garrison%20State.pdf>

d'elle-même. Il ne s'agit plus de la théorisation platonicienne de la pente douce qui mène sournoisement le peuple et la démocratie dans les mains du tyran. Il est question ici d'un terreau favorable à une prise de pouvoir privant de façon définitive le peuple souverain de la conduite de son destin. Ce n'est pas une hypothèse d'école, c'est une vérité historique alors douloureusement récente.

Les tourments de la Guerre Froide débutante, chauffant le chaud et le froid entre les deux blocs, rendent en outre les décisions militaires particulièrement sensibles. L'hystérisation maccarthyste contre Marshall et la controverse entre MacArthur et Truman lors de la guerre de Corée ont montré qu'il ne s'agit pas de fantasmes : les considérations militaires peuvent jouer un rôle déstabilisateur dans certaines crises. Or elles inspirent de façon décisive la politique étrangère, et elles déclenchent une itération avec le camp soviétique qui impose une maîtrise politique. Comme le montre Stanley Kubrick dans *Dr Strangelove* (1964), l'équilibre de la terreur est fragile, et il doit reposer sur des verrous politiques intransigeants, afin de rendre effectivement l'holocauste nucléaire « impossible » (ARON, *le grand schisme*, 1948).

### **- Vertus d'une armée professionnelle**

Huntington réagit par une vision plus optimiste, quoique lucide. Il souligne ainsi que la politique de défense des Etats-Unis est évidemment élaborée avec les militaires, et qu'elle résulte de l'équilibre entre des pressions contradictoires. L'une, parfaitement classique et légitime, consiste à évaluer la menace pour définir les moyens de s'y adapter. L'autre, plus problématique, ressort davantage du corporatisme social, et peut confiner à l'idéologie.

Appuyé par une étude historique, Samuel P. Huntington conclut que la meilleure garantie d'une neutralité politique des armées réside dans la professionnalisation de ses élites. Il estime qu'un engagement de cette sorte permet d'ancrer et d'intérioriser la soumission au pouvoir politique. Il y associe également une garantie de « *prudence, de bon sens, et de réalisme* »<sup>5</sup>. Il conçoit une forme d'admiration pour les vertus militaires telles qu'elles sont enseignées à West Point, qu'il décrit comme « *un morceau de Sparte au milieu de Babylone* »<sup>6</sup>. Ces vertus militaires, mélange de conservatisme et de fidélité au serment fait à la nation, impliquent intrinsèquement pour lui le respect de la soumission au pouvoir politique : « *le meilleur service qu'ils puissent rendre est de rester*

---

<sup>5</sup> *The Soldier and The State, The theory and politics of civil-military relations*, 1957 - Samuel P. Huntington - Harvard University press, 1985 - ISBN 0-674-81736-2 -p.463 : « *In both countries, also, the professional officer corps when it did emerge became a force for caution, sanity, and realism. The stronger the military voice, the less the likelihood of conflict.* »

<sup>6</sup> *ibid*, p.465 : « *West Point is a gray island in a many colored sea, a bit of Sparta in the midst of Babylon.* »

*fidèles à eux-mêmes, de servir avec silence et courage à la manière militaire. S'ils venaient à abjurer l'esprit militaire, ils se détruiraient d'abord eux-mêmes, et in fine détruiraient leur nation »*<sup>7</sup>. Ces vertus militaires apparaissent comme une projection de ce que Samuel P. Huntington souhaite pour l'Amérique ; qu'elle reste fidèle à ses valeurs, éternelle dans ses vertus et exemplaire dans ses actes. Les ultimes pages de *The Soldier and the State* témoignent d'une idéalisation de l'Amérique éternelle, ce que le conservatisme d'Huntington entend préserver, pour le meilleur : « *Il y a peu de place pour la prétention et l'individualisme. L'unité de la communauté n'incite aucun homme à se prendre pour plus qu'il n'est. De l'ordre découle la paix ; de la discipline, la réalisation de soi ; de la communauté, la sécurité.* »<sup>8</sup>. Ce qui représente presque une profession de foi surprend dans un travail universitaire. C'est en l'occurrence un trait commun aux quatre ouvrages présentés, et une forme de marque de fabrique de Samuel P. Huntington. Ces quelques phrases reflètent assez fidèlement la vision de l'Amérique qu'il entendra défendre et conserver tout le long de sa carrière. On retrouve quasiment dans les mêmes termes, dans *Who are we ?*, ces descriptions de la communauté américaine idéale.

L'enjeu du débat est bien de garantir que les militaires sont cantonnés à leur champ d'expertise, et que la responsabilité de leur emploi se conforme au principe cicéronien *Cedant Arma togae*.

### **- De nouveaux équilibres institutionnels**

Il observe que longtemps, le budget a été l'outil radical permettant de rappeler la prééminence du pouvoir civil dans le rapport de forces<sup>9</sup>. A tel point que des baisses de budget pouvaient parfois n'avoir pour seul but que d'appuyer cette prévalence. Il s'agit donc pour Huntington d'un équilibre sous-optimal, qui en outre reste insuffisant : le « Comptroller » (contrôleur général des finances) a certes un pouvoir de nuisance, mais cela ne peut être considéré comme de véritables « checks and balances » vis-à-vis du Joint Chief of Staff (JCS). L'étude des budgets de 1950 et 1953, portés respectivement par les secrétaires à la Défense Forrestal et Lovett, montre à quel point les compromis obtenus résultent d'arbitrages présidentiels subtils mettant aux prises le Secrétaire à la Défense, le

---

<sup>7</sup> *ibid*, p.466 : « *The greatest service they can render is to remain true to themselves, to serve with silence and courage in the military way. If they abjure the military spirit, they destroy themselves first and their nation ultimately.* »

<sup>8</sup> *ibid*, p.465 : « *There is little room for presumption and individualism. The unity of the community incites no man to be more than he is. In order is found peace ; in discipline, fulfillment ; in community, security.* »

<sup>9</sup> *ibid*, p.437 : « *In the words of Ferdinand Eberstadt : « the budget is one of the most effective, if not the strongest, implement of civilian control over the Military Establishment.»*

JCS, le National Security Council (NSC) et le Comptroller. Quoique ces arbitrages n'aient pas démontrés de déséquilibres décisifs en faveur du lobby militaire, Huntington estime que pour faire prévaloir de façon plus adéquate la responsabilité civile en la matière, il convient de renforcer l'autorité du Secrétariat à la Défense, notamment en étoffant son administration. C'est en son sein que doit s'établir le compromis proposé au président sur l'éternel équilibre entre sécurité et moyens budgétaires associés. L'évaluation des menaces reste du ressort du NSC, et la définition des moyens pour y faire face est clairement de la responsabilité du JSC. La trajectoire budgétaire pour attribuer les moyens nécessaires et la négociation avec les militaires pour y parvenir est une responsabilité politique, qui doit pour Huntington être assumée par un Secrétaire à la Défense doté des moyens pour le faire.

C'est en quelque sorte une double professionnalisation que professe Huntington, à la fois celle des élites militaires, mais aussi celle des structures civiles qui doivent en encadrer l'action.

## *2/ LE MANAGEMENT DE LA VIOLENCE EST-IL LE DOMAINE D'EXPERTISE UNIQUE DANS LEQUEL LES ÉLITES MILITAIRES DOIVENT ÉVOLUER ?*

### **- Extension du domaine de la guerre**

*The Soldier and the State* est publié dans un contexte de guerre froide, menace existentielle pour les Etats-Unis susceptible de dégénérer en conflit nucléaire paroxystique. Un certain nombre de ses conclusions a résisté à l'épreuve du temps ; mais plusieurs paramètres ont changé radicalement, conduisant à s'interroger sur l'actualité de l'analyse de Samuel P. Huntington.

D'abord, la sociologie militaire est radicalement différente. A un tel point que les analyses ultérieures de Huntington sur le contenu de l'identité américaine peuvent également en être altérées. L'armée s'est quasiment intégralement professionnalisée, aux Etats-Unis, dans le courant des années 1980. Mais sa composition sociologique a changé foncièrement : Michael J.Sandel note que « des 750 membres de la promotion 1956 de Princeton, la majorité d'entre eux (450) se sont engagés une fois leur diplôme obtenu. Des 1108 de la promotion de 2006 à Princeton, seuls 9 étudiants on rejoint l'armée ». En outre, il observe que « en 2004, 70 % des engagés volontaires de la ville (New York) étaient noirs ou hispaniques, et issus des communautés dont les revenus sont les plus faibles. »<sup>10</sup>. « Sparte » se révèle donc marquée par les inégalités sociales, et par un désintérêt des universitaires issus des grandes écoles qui en fournissaient les élites. Visiblement, pour défendre

---

<sup>10</sup> *Justice* - Michael J.Sandel - Albin Michel, 2016 - ISBN 978-2226314994 - p125-126

Higland Falls, la communauté ne paraît pas faire bloc, et semble fragmentée par une double fracture, sociale et communautaire. Si les élites privilégiées de l'Ivy League se sentent moins concernées par les problématiques de défense que les communautés défavorisées, l'on peut aussi considérablement nuancer les craintes ultérieures de l'auteur au sujet de la solidarité des communautés à l'égard de la nation. De même que sa vision quelque peu idyllique d'une élite WASP soudée dans la défense des valeurs éternelles du Bien.

La menace existentielle n'est plus l'horizon de la politique de défense américaine. Carthage est brûlée, ou à tout le moins sérieusement diminuée. Les Etats-Unis, nouvelle Rome, se trouvent désormais chargés *volens nolens* de la sécurité collective d'une grande partie du monde. Leur puissance les implique partout. La logique expéditionnaire s'est massifiée, entraînant les Etats-Unis dans des conflits dans lesquels l'objectif ne peut être réduit au fait d'obtenir des victoires militaires, mais implique une présence prolongée. Les acteurs se sont multipliés, sur un modèle pré-westphalien, et le champ de bataille excède largement les dimensions terrestres, maritimes et aériennes traditionnelles. Ce changement de degré, sinon de nature de la confrontation des volontés modifie évidemment le rôle que les militaires peuvent et doivent y jouer.

Pour qualifier le champ d'expertise, et par voie de conséquence le champ d'action autonome du militaire, Huntington utilise le concept de management de la violence. Cela implique une maîtrise du dosage du degré de violence nécessaire pour atteindre le but politique fixé par l'autorité civile. Cette approche converge avec une forme de culture militaire américaine, qui vise à la victoire rapide, décisive et inconditionnelle impliquant de mettre toutes les énergies de la nation dans la balance selon le principe du « *no substitute for victory* » de MacArthur<sup>11</sup>. Or, les conflits modernes créent précisément les conditions de l'« *indécision prolongée* » que refuse cette culture stratégique : la victoire militaire ne suffit plus et ne se suffit aucunement à elle-même. Dans ces conditions, le champ d'action du militaire ne peut être réduit au management de la violence ; il s'agit de gagner les coeurs et les esprits, et de contribuer à la reconstruction d'un corps social et politique en évitant l'image d'une armée d'occupation. Une approche globale est déterminante pour pouvoir atteindre les conditions d'une stratégie de sortie adaptées aux objectifs politiques.

L'analyse d'Huntington mérite donc partiellement une mise à jour dont les termes sont parfaitement résumés par l'ancien SACEUR (Supreme Allied Commander in EUROpe, OTAN) dans un article collectif : « *En somme, nous croyons que le concept d'Huntington de contrôle civil, avec sa dimension de*

---

<sup>11</sup> « *Once war is forced upon us, there is no other alternative than to apply every available means to bring it to a swift end. War's very object is victory, not prolonged indecision. In war there is no substitute for victory* » Douglas MacArthur - discours de démission 19 avril 1951 au Congrès des Etats-Unis - enregistrement audio sur [americanrhetoric.com](http://americanrhetoric.com)

*professionnalisation militaire, demeure vital pour un société démocratique. Ce qui est également requis, c'est la capacité et la volonté du pouvoir civil de niveau national d'assumer le rôle fondamental de détermination et d'adaptation de l'état final recherché. Pour sa part, les militaires professionnels doivent pouvoir être capables d'appréhender la totalité du spectre des capacités à sa portée, à la fois cinétiques et non cinétiques, pour atteindre cet état final. Cela peut nécessiter une extension du processus de professionnalisation pour le personnel militaire. Ce dernier aura besoin d'une expertise pour améliorer sa capacité à mettre en oeuvre un large spectre d'outils propre à atteindre l'état final recherché, tout en conservant le défi moins complexe du management de la violence défini par Huntington en 1957. »<sup>12</sup>*

On pourrait ajouter que sur le premier point il n'y a guère de nostalgiques d'un contrôle civil inexistant, ou d'un pouvoir militaire hors de contrôle. Et observer sur le deuxième point, au travers de « *l'extension du processus de professionnalisation* » vers le champs « *non cinétique* », l'apparition d'un nouveau langage, significatif de l'évolution de la guerre. Ce dernier terme étant du reste de moins en moins utilisé, puisque lui sont préférées les notions d'interventions ou d'opérations. S'il est vrai que le langage est toujours signifiant, alors on peut présumer d'un changement de degré de la guerre, transformé en « *états de violence* »<sup>13</sup>. Dans ce contexte, les limites d'une partition hermétique entre civils et militaires enfermés chacun dans leurs champs de compétence respectifs ont été singulièrement mises en évidence durant le conflit irakien, aboutissant de fait à un échec stratégique et un enlisement militaire<sup>14</sup>, ainsi qu'à une profonde remise en cause politique. Et ce, pour l'armée probablement la plus professionnelle et puissamment équipée du monde. La relation entre « le soldat et l'Etat » est existentielle. Il est fondamental d'en explorer les diverses possibilités d'organisation institutionnelle. Dès lors que l'Etat attribue au soldat des missions qui vont bien au-delà du simple « management de la violence », il advient que la thèse d'Huntington, poussée dans une application stricte, ne peut qu'aboutir à des résultats désastreux.

---

<sup>12</sup> *Joint Force Quarterly*, Issue 81, 2nd quarter 2016, Avril 2016 - ISSN 1070-0692 - Article Crafting and Managing Effects - The Evolution of the Profession of Arms by James G. Stavridis, Ervin J. Rokke and Terry C. Pierce : « *In sum, we believe Huntington's concept of civilian control, with its emphasis on the professional development of our military, remains vital to a democratic society. Also required is a capability and willingness of our national-level leadership to assume a primary role in determining and articulating desired effects. For its part, the military profession must be capable of managing the full spectrum of capabilities within its purview, both kinetic and non kinetic, to accomplish the desired effect. This may well require some expansion of the traditional professional development process for military personnel. They will need the expertise for an improved capacity to manage a broad spectrum of tools for achieving desired effects as well as the less complex challenge of Huntington's 1957 notions about managing violence.* »

<sup>13</sup> *Etats de violence, essai sur la fin de la guerre* - Frederic Gros - NRF Essai Gallimard, 2006 - ISBN 2070774511

<sup>14</sup> *Irak, les armées du chaos* - Michel Goya - Economica, 2009 - ISBN 978-2717856989

« *Donnez-nous plus d'indépendance, déliez nos mains, élargissez nos champs d'action, relâchez la tutelle et nous...Je vous le jure, nous la redemanderons immédiatement, cette tutelle.* »<sup>15</sup>. DOSTOIEVSKI - Dans mon souterrain

## B- THE CRISIS OF DEMOCRACY : LA DÉMOCRATIE EST-ELLE UN GOUVERNEMENT VIABLE POUR LES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES ?

Il est ici utile de présenter rapidement le contexte de la publication de cet ouvrage collectif, commande de la commission trilatérale. Nous sommes en 1975. Les démocraties occidentales sont secouées par une succession de crise. La période de croissance continue de l'après-guerre s'essouffle, de même que ses principaux carburants (l'étalon-or, le modèle énergétique d'un flux pétrolier garanti et bon marché). Les démocraties occidentales font face à des questionnements majeurs sur le plan social (fragilisation des Etats-providence, développement du chômage) et culturel (remise en cause des autorités traditionnelles lors des printemps 1968, émeutes raciales à Harlem et Los Angeles en 1964-65 et développement de la contre-culture contestataire, notamment à l'occasion de l'opposition à la guerre du Vietnam). Les décolonisations sont douloureuses, le Tiers-Monde et les émergents plus revendicatifs, et les Etats-Unis ont subi un revers militaire et politique cinglant au Vietnam, véritable soufflet au sultan. Au bilan, les démocraties en viennent à douter d'elles-mêmes. C'est dans ce contexte que la commission trilatérale, institution créée par Rockefeller, Kissinger et Brzezinski pour favoriser l'union et la coopération du camp occidental, s'interroge sur cette « déprime », cette « crise » démocratique. Samuel P. Huntington produit donc, avec Michel Crozier pour la partie européenne, et Joji Watanuki pour la partie japonaise, un rapport sur la « gouvernabilité » des démocraties<sup>16</sup>.

La question fondamentale y est posée dès la page 2 : « *Ce qui est en doute aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les politiques économiques et militaires, mais encore les institutions politiques héritées du passé. Est-ce que la démocratie politique, telle qu'elle existe aujourd'hui, est une forme de*

---

<sup>15</sup> Dans mon souterrain - Dostoievsky - Nouvelles éditions latines, les maîtres étrangers - ISBN 9782723399067 - p258

<sup>16</sup> The Crisis of Democracy, Report on the governability of democracies to the Trilateral Commission - Michel J.Crozier, Samuel P. Huntington, Joji Watanuki - New York University Press, 1975 - ISBN 0-8147-1305-3

*gouvernement viable pour les pays industrialisés d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Asie ? »*<sup>17</sup>. L'ampleur de la crise, telle qu'elle est perçue, justifie une telle remise en question des fondements mêmes du consensus démocratique. Il ne s'agit pas d'appréhender ou de réhabiliter la légitimité du pouvoir démocratique, alors contestée, mais d'en évaluer froidement l'efficacité : ce n'est pas le « bon gouvernement » qui est en jeu mais, selon la tradition initiée par Machiavel, le gouvernement efficace.

Ici encore, Samuel Huntington évite la dialectique molle et les conclusions nourries d'espérances naïves et convenues : il traite la question sans en éviter les aspects difficiles, et produit un avis tranché. Il observe que les années 60 ont été le théâtre d'une résurgence de la demande populaire de démocratie. Il établit un lien de causalité entre cette résurgence démocratique des années 60 et la crise démocratique des années 70. Son argumentation, largement construite sur des comparaisons sondagières, vise à démontrer la perte de confiance du public dans les institutions, et l'impuissance grandissante de ces dernières. Examinant les « *institutions invisibles* »<sup>18</sup> qui cimentent toute démocratie, à savoir **l'autorité, la confiance, et partant, l'éternelle et inévitable question de la légitimité et du consentement**, il en établit un diagnostic inquiet, et en conclut qu'un excès de démocratie mine les institutions démocratiques américaines.

### **- La crise de l'autorité**

Pour Samuel P.Huntington, une des manifestations incontestables des difficultés que rencontre la démocratie américaine se situe dans la crise de son organe d'exécution, à savoir l'administration présidentielle. Au-delà du critère d'efficacité, toujours difficile à mesurer dans l'absolu, il illustre cette crise par un déclin de la notion d'autorité. La dynamique démocratique des années 60 a balayé les sources traditionnelles de l'autorité, « *la position organisationnelle, la richesse économique, l'expertise spécialisée, la compétence juridique ou la représentativité électorale.* »<sup>19</sup>. L'intégration d'« *outsiders* » est en effet la marque de fabrique du renouvellement démocratique des années 60 : les cercles traditionnels de décisions sont réputés sclérosés par l'entre-soi, et la légitimité de chacun à participer à ce processus de décision réaffirmée. Le caractère élitiste et endogame de l'exercice du

---

<sup>17</sup> *ibid*, p.2 : « *What are un doubt today are not just the economic and military policies but also the political institutions inherited from the past. Is political democracy, as it exists today, a viable form of government for the industrialized countries of Europe, North America, and Asia ?* »

<sup>18</sup> Cf Pierre Rosanvallon - <https://www.youtube.com/watch?v=HaCUdPANHko>

<sup>19</sup> *ibid*, p75 : « *More precisely, in American society, authority had been commonly based on : organizational position, economic wealth, specialized expertise, legal competence, or electoral representativeness.* »

pouvoir a été dénoncé, aboutissant de fait à une méfiance généralisée vis-à-vis de tout ce qui n'est pas participatif.

C'est un changement radical en matière de légitimité du pouvoir, comme le fait observer Huntington : « *« la désobéissance civile », après tout, revendiquait le fait d'être moralement irréprochable en désobéissant à une loi moralement répréhensible. Cela impliquait que la valeur morale liée au respect des lois dans la société dépendait du contenu des lois, et pas de la conformité de la procédure par laquelle ces dernières étaient édictées.* »<sup>20</sup>. Déjà, dans les années 1930, José Ortega y Gasset formulait un avertissement remarquablement semblable : « *La vieille démocratie était tempérée par une abondante dose de libéralisme et d'enthousiasme envers la loi. L'individu qui servait ces principes s'obligeait à maintenir en lui-même une discipline rigoureuse. Protégées par le principe libéral et la règle juridique, les minorités pouvaient agir et vivre. Aujourd'hui nous assistons au triomphe d'une hyperdémocratie dans laquelle la masse agit directement sans loi, imposant ses aspirations et ses goûts au moyen de pressions matérielles.* »<sup>21</sup>. La volonté générale est quelque peu décrédibilisée ; Hannah Arendt a publié en 1963 *Eichmann à Jérusalem, La banalité du mal*<sup>22</sup>, qui met en exergue la candeur criminelle d'un fonctionnaire se réclamant du respect de l'impératif catégorique kantien (tout pouvoir légal est légitime) pour justifier son exécution aveugle de la loi nazie. Günther Anders publie quant à lui ses correspondances avec Claude Eatherly, présenté comme le pilote de l'avion ayant bombardé Hiroshima<sup>23</sup>, et pose également la question de la responsabilité individuelle dans la mise en oeuvre de la politique, y compris démocratique. La question de l'individu et de sa responsabilité, qui était déjà posée par Thoreau<sup>24</sup> pour contester le rapport de l'individu face à la majorité de ses concitoyens, trouve une nouvelle illustration avec ces révélations d'actes étatiques monstrueux, qui n'en restent pas moins commis par des hommes. Les sciences humaines se tournent vers des tentatives d'explication des dérives collectives nazies. Du 101° ba-

---

<sup>20</sup> *ibid*, p.75 : « *« Civil disobedience », after all, was the claim to be morally right in disobeying a law which was morally wrong. It implied that the moral value of law-abiding behavior in a society depended upon what was in the laws, not on procedural due process by which they were enacted.* »

<sup>21</sup> *La révolte des masses* (1929) - José Ortega y Gasset - Les Belles lettres 2011 - ISBN 978-2-251-39051-2 - p.89

<sup>22</sup> *Eichmann à Jérusalem, la banalité du mal* (1963) - Hannah Arendt - Folio Histoire 2° ed, 1997 - ISBN 978-2070326211

<sup>23</sup> *Hiroshima est partout* (1959, pour la partie correspondance) - Günther Anders - Seuil, la couleur des idées, 2008 - ISBN 978-2020611220

<sup>24</sup> *La désobéissance civile* (1849) - Henry-David Thoreau - Mille et une nuits, 1997 - ISBN 978-2842050627 : « *Il n'est pas souhaitable de développer pour la loi un respect aussi fort que celui que l'on voue au bien.* »

taillon de réserve à l'action lors de la Shoah par balles l'on cherche à comprendre la pression normative du groupe sur l'individu<sup>25</sup> et les formes criminelles de la passivité. L'expérience de Milgram (1963)<sup>26</sup> et celle de la « prison de Stanford » (1971) décortiquent les ressorts psychologiques du conditionnement. **C'est en quelque sorte la crise de l'idéal-type hégélien d'un Etat qui met en oeuvre une loi impersonnelle, expression de la volonté générale, par la biais d'une bureaucratie impersonnelle d'exécutants (idéal-type wébérien) assurant leur tâche avec la plus froide rigueur.** En 1975, il y a une aspiration à investir les lieux de production du pouvoir, à les limiter par des freins et des contre-pouvoirs. Lorsqu'ils ne le sont pas, ils font l'objet de procès d'intention. Cette crise de l'autorité s'accompagne donc d'une crise de confiance fondamentale envers les gouvernants, et plus généralement envers toutes les élites et institutions à caractère représentatif.

### **- La crise de l'exécutif**

Au-delà des aspects philosophiques qui constituent les ferments des printemps 1968, la crise de l'exécutif est aussi une crise institutionnelle qui alimente la méfiance déjà forte sur ce terreau favorable. A la question « *Does anybody govern ?* »<sup>27</sup>, la réponse est moins évidente au moment où il écrit que dans l'immédiat après-guerre. Il ne manque pas de mentionner, pour illustrer le déclin de la fonction présidentielle, le fait qu'« *aucun des quatre derniers présidents n'a mené un mandat maximal de huit ans en charge. L'un a été assassiné, un autre poussé à la porte du fait de l'opposition à sa politique, et un autre poussé à la porte du fait d'une opposition à sa propre personne.* »<sup>28</sup>. La courte durée des périodes au pouvoir, une alternance trop régulière, ne contribuent certes pas à la cohérence des politiques et à l'intelligibilité des discours et du projet collectif.

Huntington souligne le paradoxe d'une attente forte de gouvernement, et de l'autre d'un système de parti défaillant à produire un équilibre consensuel persistant, doublé d'une méfiance généralisée vis-

---

<sup>25</sup> *Un si fragile vernis d'humanité, banalité du mal, banalité du bien* - Michel Terestchenko - La découverte poche, 2007 - ISBN 978 - 2707153265 - Chap IV des tueurs ordinaires : bataillon constitué de réservistes trop vieux pour être incorporés, globalement représentant d'une petite bourgeoisie tranquille, le 101° bataillon de police participe massivement à un massacre en dépit la possibilité ouverte par le commandement de ne pas participer : « *Au sein de tout collectif, le groupe des pairs exerce de formidables pressions sur le comportement de l'individu, et lui impose des normes éthiques. Alors, si les hommes du 101° bataillon de police ont pu devenir des tueurs, quel groupe humain ne le pourrait pas ?* »

<sup>26</sup> *Soumission à l'autorité* - Stanley Milgram - Calmann Levy, 1994 - ISBN 978-2702104576

<sup>27</sup> *The Crisis of Democracy, Report on the governability of democracies to the Trilateral Commission*, p.92

<sup>28</sup> *ibid*, p.93-94 : « *No one of the last four presidents has served a full course of eight years in office. One President has been assassinated, one forced out of office because of opposition to his policies, and another forced out because of opposition to him personally.* »

à-vis de l'exécutif. Il est probable que les conséquences de l'assassinat de John F. Kennedy en 1963 et la démission de Richard M. Nixon en 1974 sur la perception collective de l'élite au pouvoir jouent également un rôle capital, mais cela n'est mentionné qu'au passage par Huntington. Il insiste cependant avec beaucoup de clairvoyance sur le fait qu'il y a une demande de gouvernance bien plus élevée vis-à-vis de l'Etat. Et que cela contribue à alimenter une frustration populaire, car l'Etat de fait se surexpose et que sa croissance s'accompagne d'une croissance de ses échecs et d'un déclin de son autorité. Avec au bilan une masse confuse exprimant des revendications confuses de plus d'Etat, mais refusant les ingérences d'un Etat regardé avec suspicion et empiétant sur les libertés individuelles, le diagnostic d'Huntington place l'exécutif dans la position de l'âne de Buridan. Le seul dérivatif qui paraît permettre de surmonter les difficultés domestiques est alors d'investir en politique étrangère, où « *voyages à l'étranger, sommets, déclarations et traités, agressions rhétoriques donnent tous l'apparence d'une activité et d'un accomplissement.* »<sup>29</sup>. Ce dérivatif n'est évidemment pas satisfaisant pour Huntington, d'autant qu'il lui apparaît comme inconséquent, puisqu'« *en juillet 1969, la proportion du public disant que les dépenses de défense étaient excessives avait grimpé de 18 % (en 1960) à 52 %* »<sup>30</sup>.

L'exercice du pouvoir se réduit implacablement à une minorité. La force de l'exécutif réside précisément dans la cohésion d'un petit nombre, qui surpasse en performance les interminables débats des assemblées générales alors en vogue. Ce qui ne signifie aucunement que cette oligarchie inévitable est absolue : elle reste investie par la majorité de la population, dans laquelle réside la souveraineté. L'intermédiation est ainsi présentée par la science politique classique comme une nécessité d'ordre pratique, découlant du hiatus structurel entre corps politique et corps social. Les intérêts de l'individu n'étant pas les mêmes que celui du citoyen, la volonté individuelle doit se parer d'un « voile d'ignorance » pour aboutir à la volonté générale, et le citoyen se comporter en « spectateur impartial »<sup>31</sup>. Cette démarche suppose une forme de vertu citoyenne, car elle induit pour le citoyen d'inféoder ses intérêts privés à la volonté générale, et d'y consentir. La représentativité est cependant critiquée au milieu des années 1970, et présentée comme une confiscation du pouvoir. Les mandats impératifs ou l'exercice direct du pouvoir par des assemblées sont considérées être les

---

<sup>29</sup> *ibid*, p.104 : « *Trips abroad, summit meetings, declarations and treaties, rhetorical aggression, all produce the appearance of activity and achievement.* »

<sup>30</sup> *ibid*, p.71 : « *Nine years later, in July 1969, the proportion of the public saying that too much was being spent on defense had zoomed up from 18 percent to 52 percent ;* »

<sup>31</sup> [https://www.asmp.fr/travaux/communications/2010\\_09\\_27\\_boudon.htm](https://www.asmp.fr/travaux/communications/2010_09_27_boudon.htm) Raymond Boudon - *Que signifie donner le pouvoir au peuple ? - séance du lundi 27 septembre 2010*, Académie des sciences morales et politiques.

seules formes véritablement démocratiques de gouvernement. Pour Huntington, cette déviance mène vers toujours plus de turbulences. Il préconise par conséquent un renforcement de l'exécutif.

### - La question de la masse

Les thématiques de l'incompatibilité entre démocratie et excellence et de la nécessité d'une expertise pour parer le manque d'information des masses sont anciennes. Elles convoquent souvent des images quelques peu mythifiées d'une démocratie idéale, gouvernée par le « *peuple de dieux* » qu'avait théorisé Rousseau, une volonté générale infaillible, un citoyen vertueusement « *spectateur impartial* ». En fait, les démocraties sont mal à l'aise avec la question de la masse, de même qu'avec celle de l'élitisme et de la vertu ; le principe démocratique est loué en théorie, mais régulièrement nié en pratique pour parer le déficit d'information, ou de connaissance, ou d'intention d'un peuple à bien des égards « *introuvable* »<sup>32</sup>. Le débat n'est pas clos entre la notion d'indépendance (qui suppose l'autonomie, et fait craindre la dissolution en entités individuelles indifférentes cf Tocqueville) et celle d'interdépendances (qui remet le commun au centre de la table, mais est inévitablement assortie d'une soumission consentie à des règles justement communes), entre la liberté individuelle sacralisée et la « dictature de la majorité ». Un voile épais, le plus souvent nommé « tolérance », est supposé masquer ce qui apparaît bel et bien comme des impasses théoriques.

Toutes les démocraties se situent dans un déséquilibre permanent, entre le poids de *demos* (le peuple au sens communauté civique), d'*ethnos* (le peuple au sens de communauté exclusive) et d'*okhlos* (la foule, la populace). La question de la représentation ne cesse de créer des contestations de légitimité à la marge de la démocratie, mais aussi des effets d'aubaine électorales pour les populismes. La perte de confiance résulte en grande partie des forces qui pèsent sur cet *okhlos* influençable, manipulable, prêt à entendre avec bienveillance les suspicions collectives. La défiance envers le pouvoir est individuellement valorisante pour le citoyen « pas dupe » des compromissions des élites. Huntington constate ainsi qu'une défiance s'est étendue envers tout ce qui est « officiel ». Les pouvoirs publics, les scientifiques, les officiels sont tous supposément de connivence. Ils sont sommés de se justifier devant les théories complotistes les plus farfelues, déviance consternante vers le sophisme dit « *argumentum ad ignorantiam* », qui caractérise selon Gerald Bronner *la démocratie des crédules*<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> *Le peuple introuvable, histoire de la représentation démocratique en France* - Pierre Rosanvallon - Galilée 2002 - ISBN 978-2070418312

<sup>33</sup> *La démocratie des crédules* - Gerald Bronner - PUF, 2013 - ISBN 978-2-13-060729-8 - p.3 - p. 90 et suiv.

La question est donc bien de savoir comment situer l'équilibre, ou le déséquilibre, entre les trois institutions invisibles précitées : pour Huntington, l'autorité ne peut être rétablie que par un moins d'Etat, un périmètre d'action resserré ; la légitimité lui paraît davantage tributaire de l'efficacité que de la représentativité ; et ces deux bases sont les fondements d'une confiance restaurée.

Au moment où l'on révère le développement personnel et où l'on sanctifie le fonctionnement participatif par assemblées générales et autres comités consultatifs, Samuel Huntington nous annonce donc qu'il faut reconnaître « *les limites désirables à l'extension indéfinie de la démocratie politique* »<sup>34</sup>. D'abord en admettant que les alternatives plus directement démocratiques sont moins efficaces, et qu'« *en bien des situations, les demandes d'expertises, d'ancienneté, d'expérience et de talents spécifiques peuvent surpasser les demandes de démocratie en tant que moyen de déterminer l'autorité.* »<sup>35</sup>. Ensuite, en limitant la participation de groupes sociaux « marginaux », auparavant exclus du champ politique. Cette participation lui paraît en effet présenter le « *danger de saturer le système politique d'exigences qui étendent ses activités et sapent son autorité* »<sup>36</sup>. En d'autres termes l'irruption de la masse dans sa globalité lui paraît compromettre le subtil équilibre de pouvoirs issu d'un système de représentation voulu par les Pères fondateurs. La forme indirecte du suffrage présidentiel et l'équilibre de la Constitution de 1787 permettent de compenser ce qu'il pense être un danger de la démocratie américaine : un pouvoir faible et une absence d'autorités intermédiaires traditionnelles ou aristocratiques. Contrairement à *The Soldier and the State*, son approche est ici pessimiste : cette demande de « plus de démocratie », et cette revendication participative de la masse lui semblent dangereuses pour la démocratie.

### **- La crainte d'une Amérique sans Américains**

En fait, la crainte d'une Amérique évanescence, qui se diluerait dans une introuvable communauté internationale, qui se déchirerait entre communautés exerçant des forces centrifuges sur la Nation ou qui se dissoudrait d'elle-même dans l'individualisme apatride de ses membres, ne cesse de tour-

---

<sup>34</sup> *ibid*, p.115 : « *There are also potentially desirable limites to the indefinite extension of political democracy.* »

<sup>35</sup> *ibid*, p.113 : « *In many situations the claims of expertise, seniority, experience, and special talents may override the claims of democracy as a way of constituting authority.* »

<sup>36</sup> *ibid*, p.114 : « *Yet the danger of overloading the political system with demands which extend its functions and undermine its authority still remains.* »

menter Huntington. Il est vrai que les Etats-Unis ont déjà connu le spectre de la guerre civile<sup>37</sup>. La crainte de l'atomisation sociale est récurrente chez Huntington, et on la retrouve dans ce rapport. Les multiples Amériques se révèlent d'autant plus que l'extension démocratique leur donne la parole, et la convergence de leurs intérêts est d'autant plus hypothétique que le corps social est profondément bouleversé par ses marges. Ces marges, nommément, ce sont les « blacks » dans ce rapport : nous sommes en effet au sortir du mouvement des droits civiques. Dans *Qui sommes-nous ?*, ce seront les mexicains et les hispaniques catholiques. Cela ne révèle pas spécifiquement un raisonnement xénophobe, mais davantage une crainte de délitement du corps politique et social, faute de pouvoir absorber convenablement autour de valeurs consensuelles des « outsiders » dont la proportion augmente de façon contingente.

Le constat d'un corps politique affaibli, dans lequel l'Etat investit insidieusement de plus en plus d'activités, alors que ses citoyens ne sont plus qu'un agrégat passif d'individualités fait aussi inmanquablement penser à l'avertissement de Tocqueville :

*« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.*

*Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? »<sup>38</sup>.*

---

<sup>37</sup> *Histoire des Etats-Unis* (1959)- René Rémond - PUF, Que sais-je ?, 16<sup>e</sup> ed 1992 - ISBN 2-13-045019-9 - p52-53 et suiv. sur les divisions des « trois » Amériques qui se creusent dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, entre les Etats de l'Est, du Sud et les conquérants de l'Ouest « En un sens, le progrès des communications risquait même de les aggraver : ces bûcherons, ces défricheurs devaient, à les fréquenter, se découvrir fort différents des avocats et des marchands de la Nouvelle-Angleterre, des grands propriétaires de Virginie, par les moeurs, leurs intérêts aussi. ».

<sup>38</sup> *De la démocratie en Amérique* - Alexis de Tocqueville - GF Flammarion, t.2, 1981 - ISBN 978-2-0807-0354-5 - p.385

L'on imagine de fait assez bien ce scénario dans une Amérique sans élites, marquée du sceau de l'égalité renforcée par l'individualisme et le communautarisme, une juxtaposition d'individus à proprement parler « indépendants ». Sans citoyens en somme, une forme d'Amérique sans Américains, une conjonction changeante, et fortuite, d'intérêts majoritaires.

Un corps politique insuffisamment cohérent, homogène et mûr, pourrait au terme de sa démonstration conduire à l'émergence d'un peuple étranger à lui-même, gouverné par des institutions débiles faute d'un corps politique cohérent admettant le fait majoritaire. Le communautarisme et les revendications d'indépendance individuelle condamnent la notion de normes communes. Or, l'absence de normes communes figure l'absence de commun. Tout jugement étant suspendu, « *nous n'exigeons rien de personne et ne reconnaissons à personne le droit d'exiger rien de nous* » : « *faute de normes communes, la tolérance devient indifférence, et le pluralisme culturel dégénère en spectacle esthétique où l'on savoure avec le plaisir du connaisseur les étranges coutumes de nos voisins* »<sup>39</sup>.

Ses développements ultérieurs sur l'identité se situent dans la continuité de cette crainte, et en appellent à une forme d'« éducation civique ». Comme le remarque Pierre Hassner au sujet des ressorts du Choc des civilisations, « *on sent bien qu'il partage les réticences du « reste » contre l'excès d'individualisme et de permissivité de l'Ouest, en particulier américain.* »<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> *La révolte des élites et la trahison de la démocratie (1994)* - Christopher Lasch - Champs essais 2007 - ISBN 978-2-0812-3681-3 - p.96

<sup>40</sup> *Un Spengler pour l'après guerre froide ?* - Pierre Hassner - Commentaire n° 66 - Été 1994 - Plon - ISBN 2-259-18065-5 - p.264 : Le « reste » fait référence au titre du chapitre 8 du *Choc des civilisations : The West against the Rest*

## -II- LE PEUPLE CONTRE LES ÉLITES, L'OUEST CONTRE LE RESTE

### A- THE CLASH OF CIVILISATION AND THE REMAKING OF WORLD ORDER

D'abord, il y a la parution d'un article en 1993, dans *Foreign Affairs*, qui développe un titre accompagné de façon faussement ingénue d'un point d'interrogation : *The Clash of civilizations*<sup>41</sup>? Puis, un déchaînement polémique : le caractère exclusif du concept de civilisation, l'appel à une forme de nouvelle Sainte Alliance (*The West against the rest*) contre des forces émergentes (Islam, confucianisme), la tentative holistique (et déterministe) d'explication du monde et de ses forces sous-jacentes génèrent des réactions tous azimuts. Un livre, paru en 1996, vient donc développer la thèse en question. Le « clash » n'est plus accompagné d'un point d'interrogation, mais d'un sous-titre : *the Remaking of World Order*.

Car c'est bien de cela dont il s'agit. Le schéma explicatif bipolaire de la guerre froide et sa « paix impossible, guerre improbable » superbement résumée par Aron ont vécu. La théorie du pur chaos est intellectuellement insatisfaisante<sup>42</sup>, car elle ne permet ni de comprendre ni d'essayer de prévoir. Pis, une démocratie libérale devenue l'horizon historique définitif et incontestable de la dynamique des relations internationales paraît présenter un tableau faussement harmonieux<sup>43</sup>. Quel nouveau paradigme d'explication du monde pourrait alors retranscrire les tensions persistantes, les lignes de forces tectoniques des relations internationales post-guerre froide ? Etant entendu qu'à son habitude, Samuel P. Huntington n'entend pas décrire avec la distance froide de l'universitaire, mais bien faire en sorte que les Etats-Unis puissent résister aux menaces, anticiper les coups et riposter. En donnant à voir une vision des dynamiques des relations internationales, Samuel Huntington s'est exposé ; et en l'occurrence, les interprétations caricaturales et de mauvaises foi ne lui ont pas été épargnées. Il est donc pertinent de rétablir les notions qu'il développe dans leur caractère nuancé, avant de développer les conclusions qu'il en tire.

---

<sup>41</sup> <https://www.foreignaffairs.com/articles/united-states/1993-06-01/clash-civilizations>

<sup>42</sup> *Out of control* - Zbigniew Brzezinski - New York, Collier, 1993 - ISBN 0-684-82636-4

<sup>43</sup> *La fin de l'histoire et le dernier homme* - Francis Fukuyama - Champs Essais, 1992 - ISBN 978-2-0812-1902-1

### - Prééminence du culturel

« Pendant quatre cents ans, les relations intercivilisationnelles se sont résumées à la subordination par l'Occident des autres sociétés.(...) Civilisation signifiait civilisation occidentale.»<sup>44</sup>. Or, l'«Occident a vaincu le monde non parce que ses idées, ses valeurs, sa religion étaient supérieures (...) mais plutôt par sa supériorité à utiliser la violence organisée. Les Occidentaux l'oublient souvent, mais les non-occidentaux jamais. »<sup>45</sup>. Désormais, « le choc intracivilisationnel entre idées politiques incarné par l'Occident est en train d'être supplanté par le choc intercivilisationnel des cultures et des religions.»<sup>46</sup>.

En d'autres termes, le facteur culturel supplante les autres facteurs générateurs de crises. Dans la ligné de Spengler, Toynbee et Braudel, qui décrivent des civilisations en dialectique, Huntington distingue un certain nombre de « blocs » civilisationnels. Leur nombre et les critères utilisés par Huntington prêtent évidemment à discussion, mais cela ne paraît pas l'essentiel. Comme le résume Pierre Hassner, « ce qui est fondamental, c'est la dialectique de l'universalité et de l'identité, de la mondialisation et des particularismes, de la société transnationale et supranationales, et des communautés nationales et subnationales. Ce qui est contingent, c'est sa traduction en montée ou en déclin des aspirations nationales ou religieuses, des empires ou des ethnies, des Etats ou des mafias.»<sup>47</sup>. C'est l'éternel « problème de l'unité et de la diversité humaines »<sup>48</sup>, et du conflit entre la notion d'humanité reconnue comme une autour de valeurs, et celle de la pluralité des cultures, des civilisations au pluriel, qui impose une distance relativiste. Il faut immédiatement poser que cette question n'appelle évidemment pas de réponse simple ; il est pourtant important d'en tenter une approche pour éclairer la pensée de Samuel Huntington. La sensibilité de la notion de civilisation, de culture, voire d'Occident et d'identité, en dit long sur le « malaise » que Freud soulignait<sup>49</sup>. Pas seulement du fait de la polysémie de ces notions, mais bien davantage du fait de leur caractère inévitablement exclusif : par définition, le civilisé s'oppose au barbare, la culture occidentale aux autres cultures, l'identité à l'étranger, y compris dans son propre pays. Ethnocentrisme aveugle, re-

---

<sup>44</sup> *Le Choc des civilisations* - Samuel P.Huntington - Odile Jacob, 2007 - ISBN 978-2-738119780 - p.50

<sup>45</sup> *ibid*, p.50

<sup>46</sup> *ibid*, p.53

<sup>47</sup> *Un Spengler pour l'après guerre froide ?* - Pierre Hassner - Commentaire n° 66 - Eté 1994 - Plon - ISBN 2-259-18065-5 - p.264

<sup>48</sup> *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine* - Tzvetan Todorov - Points Essais, 1989 - ISBN 2-02-018217-3 - p.21

<sup>49</sup> *Malaise dans la civilisation* - Sigmund Freud - Point essais, 2010 - ISBN 978-2-7578-0215-1

lativisme radical, universalisme intransigeant et surtout jugements de valeurs suspects encombrant ces notions d'écueils inutilement polémiques qu'il paraît indispensable de lever par quelques définitions préalables.

La civilisation, pour Freud, c'est d'abord « *la somme des actions et des dispositifs dans lesquels notre vie s'écarte de celle de nos ancêtres animaux et qui servent deux fins : protéger l'être humain contre la nature et régler les relations des hommes entre eux.* »<sup>50</sup>. Dans cette perspective, « *c'est le remplacement du pouvoir de l'individu par celui de la communauté qui constitue le pas décisif vers la civilisation.* »<sup>51</sup>, et in fine c'est le droit, l'ordre juridique qui caractérisent la notion de civilisation. La liberté y est en apparence moindre qu'à l'état de nature, à ceci près qu'elle n'y est pas « inutile », puisqu'elle est consacrée par la communauté et non par un équilibre structurellement contingent de rapport de forces. Ce détour, ou plutôt ce retour à l'état de nature n'est pas complètement inutile. Comme l'indique Fernand Braudel, « *au singulier, civilisation ne serait-ce pas aujourd'hui, avant tout, le bien commun que se partagent, inégalement d'ailleurs, toutes les civilisations, « ce que l'homme n'oublie plus » ?* »<sup>52</sup>. Une sédimentation de biens culturels communs, singulièrement bouleversé à l'ère contemporaine par la diffusion massive et rapide des techniques et industries occidentales, qui peut donner un sentiment trompeur d'uniformisation, voilà une première base. Todorov y ajoute « *la capacité de porter des jugements qui tiennent compte des représentations propres aux hommes sur terre, en échappant aux déformations égocentriques ou ethnocentriques.* »<sup>53</sup>. Soit une élévation, un « penser au-delà » qui consiste à ne plus considérer l'autre comme un barbare que l'on s'obstine à ne pas comprendre (définition originelle du barbare ne maîtrisant pas la langue grecque) ; une faculté à la « pensée élargie » qui ne s'assimile pas à une xénophilie ou à un quelconque culte des différences, mais à une reconnaissance chez l'autre de notre commune humanité.

Ensuite, à moins de récuser frontalement la notion de civilisation, il faut l'envisager au pluriel. La grammaire des civilisations de Braudel est lumineuse à cet égard, en faisant coexister dans sa défi-

---

<sup>50</sup> *ibid*, p 84-85

<sup>51</sup> *ibid*, p.93

<sup>52</sup> Grammaire des civilisations (1963) - Fernand Braudel - Champs histoire, 1993 - ISBN 978-2-0813-1793-3 - p.47-48

<sup>53</sup> La peur des barbares ; au-delà du choc des civilisations - Tzvetan Todorov - Le livre de poche, biblio essais, 2008 - ISBN 978-2-253-08461-7 - p.45

nition, la notion d'espace, de société, d'économie et de mentalités collectives<sup>54</sup> pour finir par un avertissement méthodologique : « *Les historiens ont sûrement raison de se méfier des voyageurs trop enthousiastes, comme Spengler ou Toynbee. Toute histoire poussée jusqu'à l'explication générale exige des retours constants à la réalité concrète, aux chiffres, aux cartes, aux chronologies précises, bref aux vérifications.* »<sup>55</sup>. En somme, **des déterminismes, mais aussi des constructions sociales**. Des données initiales mais aussi des échanges et des évolutions. Une « verticalité » composée des héritages de la tradition, de la religion, de la filiation. Mais aussi une « horizontalité », un être au monde, une contemporanéité dynamique qui conduit à une façon unique de mobiliser ses forces et de compenser ses faiblesses.

Fondamentalement, cette équivoque entre permanences et transformations, entre homogénéité et échanges, entre héritage au sens de dette et évolutivité, pèse tout autant sur les notions de cultures et d'identités. Le concept allemand de *Kultur* résume cette tension de l'inné et de l'acquis et son caractère viscéral du fait du lien qu'il entretient avec la notion d'identité. Au pluriel, ces notions impliquent forcément l'écart, la différenciation.

Appréhender les forces civilisationnelles, culturelles ou identitaires à l'oeuvre dans les dynamiques des relations internationales présente dès lors deux travers : d'abord, l'idée d'une « *civilisation mondiale composée comme un habit d'Arlequin* »<sup>56</sup>, soit des masses homogènes et figées, sans mélange. Ensuite une universalité qui conserve foncièrement « *quelque chose de décevant pour l'esprit, parce qu'elle néglige une diversité de fait, qui s'impose à l'observation et dont il ne suffit pas de dire qu'elle n'affecte pas le fond du problème pour que l'on soit théoriquement et pratiquement autorisé à faire comme si elle n'existait pas.* »<sup>57</sup>.

De fait, Huntington appréhende les civilisations comme des entités culturelles, dont l'identité est fondée au premier chef sur la religion.

### **- If not civilizations, what ? La recherche éperdue d'un nouveau paradigme**

---

<sup>54</sup> *Grammaire des civilisations* (1963) - Fernand Braudel - Champs histoire, 1993 - ISBN 978-2-0813-1793-3 - p.45 : « on dira d'une civilisation (ou d'une culture) qu'elle est un ensemble de *biens culturels*, que son logement géographique est une *aire culturelle*, son histoire une *histoire culturelle*, que les emprunts de civilisation à civilisation sont des *emprunts* ou des *transferts culturels*, ceux-ci aussi bien matériels que spirituels. »

<sup>55</sup> *ibid*, p.83

<sup>56</sup> *Race et histoire* - Claude Levi-Strauss - Folio Essais 1987 - ISBN 978-2-07-032413-2 - p.43-45

<sup>57</sup> *ibid*, p.22

Cette mise au point ne prive aucunement ces notions de leurs ambiguïtés, entretenues ou développées du fait du caractère fondateur qu'elles exercent sur la conception d'un être-ensemble, mais aussi, plus individuellement, sur ce qui ramène systématiquement l'homme à son semblable le plus proche pour construire son identité propre. Huntington est du reste un esprit trop subtil pour prétendre expliquer les ressorts qui animent les relations internationales d'un trait de plume. Comme il le rappelle dans le premier chapitre de son ouvrage, « *aucun paradigme, toutefois, n'est valide pour toujours* »<sup>58</sup>, et il n'est pas dupe du caractère simplificateur de sa proposition. Mais il maintient la nécessité d'un nouveau schéma explicatif pour rendre compte des évolutions dont il est le témoin à la suite de l'affrontement bipolaire. Et il prend à témoin ses détracteurs : *If not civilizations, what ?*<sup>59</sup>: « *un paradigme ne peut être désapprouvé que par la création d'un paradigme alternatif qui reflète plus de faits cruciaux dans des termes aussi simples ou plus simples (soit, à un niveau comparable d'abstraction intellectuelle ; une théorie plus complexe peut toujours rendre compte de plus de choses qu'une théorie parcimonieuse.). Le débat que le paradigme civilisationnel a généré montre que, dans une certaine mesure, il tape juste ; il est soit suffisamment fidèle à la réalité telle que les gens la voient, soit il s'en approche suffisamment pour que les gens qui ne l'acceptent pas se sentent obligés de l'attaquer.* ».

Et il maintient : « *la foi et la famille, le sang et la croyance, sont ce avec quoi s'identifient les gens, ce pourquoi ils sont prêts à se battre et à mourir.* »<sup>60</sup>. Il ne néglige pas que certaines de ses formules sonnent comme des slogans. Répondant aux accusations, parfois outrancières, dont il a pu faire l'objet du fait de cette analyse, il lance en guise de trait : « *got a better idea ?* »<sup>61</sup>

### **- Le monde de l'après-guerre froide selon Huntington**

Huntington récuse d'abord l'idée d'une uniformisation du monde, qui plus est sous la forme d'une occidentalisation ou d'une américanisation du monde. « *Seule l'arrogance incite les Occidentaux à considérer que les non-Occidentaux s'occidentaliseront* » en consommant plus de produits occi-

---

<sup>58</sup> *Le Choc des civilisations* - Samuel P.Huntington - Odile Jacob, 2007 - ISBN 978-2-738119780 - p.32

<sup>59</sup> *If not civilizations, what ?* Samuel P.Huntington - Foreign Affairs, vol.72, nov-déc 1993 - ISSN 00157120 - p187 : « *A paradigm is disproved only by the creation of an alternative paradigm that accounts for more crucial facts in equally simple or simpler terms (that is, at a comparable level of intellectual abstraction ; a more complex theory can always account for more things than a more parsimonious theory). The debate the civilizational paradigm has generated around the world show that, in some measures, it strikes home ; it either accords with reality as people see it or it comes close enough so that people who do not accept it have to attack it.* »

<sup>60</sup> *ibid*, p.194 : « *Faith and family, blood and belief, are what people identify with and what they will fight and die for.* »

<sup>61</sup> *ibid*, p.191

*dentaux. Le fait que les Occidentaux identifient leur culture à des liquides vaisselle, des pantalons décolorés et des aliments trop riches, voilà qui est révélateur de ce qu'est l'Occident.»<sup>62</sup>. L'Occident est pour Huntington sur la défensive. Pas uniquement parce que son importance relative, tant démographique qu'économique, tend à baisser. Mais surtout parce qu'il s'affaisse sur le plan des valeurs, professe un universalisme creux, et se perd moralement et spirituellement dans une sécularisation acharnée. Il moque les illusions des « citoyens du monde » qui ne partagent que des halls d'hôtels standardisés et des terminaux d'aéroports aseptisés.*

Inversement, ou plutôt en réaction à cette domination névrosée de l'Occident, des dynamiques nouvelles apparaissent, essentiellement autour d'une désécularisation, d'un retour du religieux, de nouvelles solidarités transnationales, et un rejet global des valeurs occidentales. En somme, « *presque partout, on s'interroge : « Qui sommes-nous ? Avec qui sommes-nous ? De qui nous distinguons nous ? »<sup>63</sup>. En effet, « les non-occidentaux n'hésitent pas non plus à montrer du doigt le fossé qui sépare les principes et les actions des Occidentaux. Les prétentions à l'universalisme n'empêchent pas l'hypocrisie, le double langage, les exceptions. On défend la démocratie mais pas si elle porte au pouvoir les fondamentalistes islamistes ; on prêche la non-prolifération pour l'Iran et l'Irak mais pas pour Israël ; le libre-échange est l'élixir de la croissance économique mais pas pour l'agriculture ; les droits de l'homme représentent un problème en Chine mais pas en Arabie Saoudite ; une agression contre le Koweït riche en pétrole est repoussée avec vigueur mais pas les assauts contre les Bosniaques qui n'ont pas de pétrole. Le double langage dans la pratique va de pair avec des principes universels. »<sup>64</sup>.*

Ces dynamiques trouvent ou non à s'agréger autour d'Etats-phares qui en assurent le leadership. En l'espèce, il constate que l'Islam, qu'il considère comme un bloc civilisationnel, ne dispose pas d'Etat-phare à ce stade. Il oppose le bloc de l'Etat phare américain et le bloc de l'Etat phare russo-orthodoxe sur la ligne Riga / Split, qui reprend la fracture du schisme des Eglises d'Orient et d'Occident. Il mentionne également la sphère de coprosperité chinoise, structurée autour des solidarités familiales de la diasporah qu'il qualifie de « réseau de bambou ».

Au terme de cette description, il apparaît qu'« *au niveau planétaire, c'est la division prépondérante entre l'Occident et le reste du monde qui prédomine [...] Les chocs dangereux à l'avenir risquent de venir de l'interaction de l'arrogance occidentale, de l'intolérance islamique et de l'affirmation*

---

<sup>62</sup> *Le Choc des civilisations* - Samuel P.Huntington - Odile Jacob, 2007 - ISBN 978-2-738119780 - p.59

<sup>63</sup> *ibid*, p.136

<sup>64</sup> *ibid*, p.200

*de soi chinoise.»*<sup>65</sup>. La Chine est en effet l'hégémon naturel de sa sphère d'influence asiatique, et sa croissance continue la positionne en compétition directe avec les Etats-Unis. Pour ce qui concerne l'Islam, il considère qu'un état de quasi-guerre est visible dans quasiment toutes les périphéries de cette « civilisation »<sup>66</sup>, qui n'a pas renoncé au prosélytisme. Il affirme même que « *le problème central pour l'occident n'est pas le fondamentalisme islamique. C'est l'islam, civilisation dont les représentants sont convaincus de la supériorité de leur culture et obsédés par l'infériorité de leur puissance. Le problème pour l'Islam n'est pas la CIA ou le MOD. C'est l'Occident, civilisation différente dont les représentants sont convaincus de l'universalité de leur culture et croient que leur puissance supérieure, bien que déclinante, leur confère le devoir d'étendre cette culture à travers le monde.»*<sup>67</sup>.

### **- Que faire ?**

Samuel Huntington ne cherche pas véritablement à expliquer les raisons de ce retour du fait culturel. Son principal objectif reste, à nouveau, d'en tirer des conclusions utiles. La conclusion la plus immédiate résulte de l'antagonisme des civilisations telles qu'il les définit. Elles se trouvent en lutte, certaines dominant, d'autres voudraient dominer, d'autres encore cultivent un ressentiment belligère. L'universalité du monde n'est en fait qu'une uniformité de modèle économique qui cache mal les résurgences religieuses et culturelles. Comme le souligne Gilles Lipovetsky, « *si l'une des pentes de la culture de l'individu s'identifie au consumérisme intimisé, une autre pousse au réinvestissement des communautés de langue, de religion, de culture comme moyen de conjurer l'anxiété identitaire générée par le processus de déliaison sociale. A mesure que reculent les sentiments forts d'appartenance politique de caractère universel, s'affirme le besoin d'être intégré dans des communautés particulières de type ethnique, religieux ou infranational.»*<sup>68</sup>. En affirmant avec Georges Weigel que « *la désécularisation du monde est l'un des faits sociaux dominants de la fin du XX<sup>e</sup> siècle »*<sup>69</sup>, Huntington réintroduit la figure de l'autre. Aux blocs bipolaires qui classaient chacun en ami ou ennemi, ou à la rigueur dans un non-alignement inoffensif, Huntington substitue une analyse de nouveaux blocs, qui refont apparaître les

---

<sup>65</sup> *ibid*, p.199

<sup>66</sup> *ibid*, p.286, Samuel Huntington entend démontrer statistiquement que les pays musulmans pratiquent une forme de « préférence pour la violence », ce qui fait litière du caractère largement balkanisé de leurs Etats et de leurs divisions internes.

<sup>67</sup> *ibid*, p.239

<sup>68</sup> *L'Occident mondialisé - controverse sur la culture planétaire* - Hervé Juvin, Gilles Lipovetsky - Le livre de poche, 2011 - ISBN 978-2\_253-15619-2 - p.70

<sup>69</sup> *Le Choc des civilisations* - Samuel P.Huntington - Odile Jacob, 2007 - ISBN 978-2-738119780 - p.102

notions d'amis et d'ennemis, et même de neutres. Dans cette dynamique de force nouvelle, il s'agit donc de redéfinir une stratégie pour la civilisation occidentale, et d'en renforcer les fondations et la solidarité.

Après s'être opposé au relativisme intégral de la *New Left* des années 1960 dans *The crisis of democracy*, c'est donc à l'universalisme botté et quelque peu naïf des néoconservateurs que s'attaque Huntington. Il récuse tout aussi radicalement la tentation démiurgique des Etats-Unis « gendarmes » du monde post-guerre froide. Puisqu'il n'y a pas de légitimité supranationale, et puisque bien au contraire, les solidarités nouvelles qui s'expriment sont transnationales, il convient d'identifier quelles sont ces forces, et de n'agir qu'avec circonspection et selon les intérêts de son camp. Le conflit lié à l'implosion de l'ex-Yougoslavie lui paraît symptomatique. D'abord parce qu'il met en oeuvre ces nouvelles solidarités civilisationnelles et à cet égard valident sa théorie. Ensuite parce qu'il entraîne l'Occident dans une intervention hasardeuse et infondée au carrefour de plusieurs civilisations, même si « *une possibilité est que cela ne constituait en fait pas une anomalie, mais un acte calculé de Realpolitik civilisationnelle* »<sup>70</sup>. L'influence néo-conservatrice et son messianisme interventionniste sont condamnés avec force. Particulièrement l'ambition quelque peu naïve de remodeler un Grand Moyen Orient avec des moyens militaires paraissent hors sujet à Huntington. Il ne s'agit pas simplement d'une question de méthode mais d'une question de principes, et de moyens. En effet, avec le concept de civilisations comme acteur des relations internationales, Samuel Huntington introduit la notion de « *méta-frontières, qui imposent un découpage en méga-ensembles monolithiques* »<sup>71</sup>. Sur ces méta-frontières, aux lisières des civilisations, il prône la plus grande réserve, de même que pour toute ingérence au sein des autres civilisations, faute d'avoir des moyens cohérents avec ce type d'ambition.

Cette question des moyens est dimensionnante. Huntington ne renonce pas à l'idée d'une supériorité morale de l'Occident sur les autres civilisations : « *les cultures sont relatives ; la morale est absolue* »<sup>72</sup>. Mais il met en garde : « *Le problème central dans les relations entre l'Occident et le reste du monde est [...] la discordance entre les efforts de l'Occident-en particulier de l'Amérique- pour promouvoir une culture occidentale universelle et son aptitude déclinante pour ce faire.* »<sup>73</sup>. Face

---

<sup>70</sup> *ibid*, p.322

<sup>71</sup> *ANATOLI, de l'Adriatique à la Caspienne, Territoires, politiques, sociétés, Série des cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien (CEMOTI), Dossier Géopolitique des civilisations. Huntington, 20 ans après.* N°4, automne 2013, CNRS éditions 2013 - ISBN 978-2-271-07897-1 - p.113

<sup>72</sup> *ibid*, p.353

<sup>73</sup> *ibid*, p.199

aux bouleversements démographiques et économiques, qui condamnent la civilisation occidentale à un inéluctable déclin relatif, il réitère ses préventions sur les forces centrifuges qui pèsent sur l'Etat-phare occidental, et son souhait d'une réaffirmation de l'identité occidentale contre la tentation multiculturaliste : en effet, il estime que les « *composantes politiques et culturelles de l'identité américaine ont été violemment et constamment attaquées par une petite minorité influente d'intellectuels et de spécialistes du droit. Au nom du multiculturalisme, ils ont dénoncé l'assimilation des Etats-Unis à la civilisation occidentale, niant l'existence d'une culture américaine commune et mettant l'accent sur la spécificité culturelle de groupes raciaux, ethniques et autres.* »<sup>74</sup>. Il avance également un certain nombre d'appels à des initiatives internationales plus contingentes<sup>75</sup> mais son message majeur pour renforcer l'occident reste celui de cette réaffirmation identitaire. Il en fera, du reste, le sujet de son livre suivant.

## B-WHO ARE WE ? THE CHALLENGES TO AMERICA'S NATIONAL IDENTITY

« Toutes les civilisations ont disparu à cause de l'insuffisance de leurs principes »<sup>76</sup>

Ce que perçoit Samuel Huntington, c'est la permanence d'une menace existentielle. Elle peut être institutionnelle et intrinsèque au fonctionnement de la démocratie (thèses de *The Soldier and the state* et surtout de *The crisis of democracy*). Elle réside au tournant du siècle dans des solidarités autres que nationales. Ces solidarités s'agrègent sous l'égide d'un Etat-phare concurrent (thèse du *Choc des civilisations*). Ou dissolvent l'unité nationale américaine « de l'intérieur » (thèse de *Qui sommes-nous?*, déjà abordée dans *The crisis of democracy*). La menace est donc à la fois supra et infra-nationale. Le renouveau culturel, religieux et identitaire tient en grande part à la crise du modèle de démocratie libérale identifiée dans les premiers ouvrages : la nature a horreur du vide, et les laissés pour compte se livrent volontiers aux mouvements illibéraux qui leur apportent des réponses alternatives. Huntington réitère donc le besoin d'un renforcement des bases de la démocratie libérale. Un renouveau identitaire doit redonner de l'efficacité au génie national et de la solidité à son unité en péril.

Il est d'abord pertinent, à nouveau, de brosser rapidement le contexte dans lequel cet ouvrage est écrit. En effet, comme le souligne Alan Wolfe, alors que Samuel Huntington se caractérise usuelle-

---

<sup>74</sup> *ibid*, p.338

<sup>75</sup> *ibid*, p.345 et suiv.

<sup>76</sup> *La révolte des masses* - José Ortega y Gasset - Les Belles lettres 2011 - ISBN 978-2-251-39051-2 - p.165

ment par un réalisme assez froid et dépassionné, en dépit de ses conclusions tranchantes, dans cette ouvrage, il semble bien que « *l'immigration l'a bouleversé bien davantage que les contestataires hippies ne l'avaient jamais fait.* »<sup>77</sup>. Comme à son habitude, Huntington s'attaque à un sujet brûlant, de façon frontale. L'immigration est en effet un sujet qui préoccupe le débat américain à cette période (2004), car elle atteint un pic en 2001/2002, comme le montre l'annexe 1. Au nombre s'ajoute un changement de nature de l'immigration, de moins en moins anglophone et de plus en plus hispanophone. Ce changement de degré et de nature compromet la faculté d'assimilation des Etats-Unis et pourrait même en menacer l'intégrité à terme d'après Huntington.

### **- Who are them ? Les tenants de la dénationalisation**

La quête de renforcement de l'identité et de l'unité nationale américaines apparaît comme un invariant dans les quatre ouvrages étudiés ici, et comme fil directeur essentiel pour la compréhension de la pensée de Samuel Huntington. Elle est en lutte contre les excès démocrates à l'intérieur (relativisme radical des valeurs, multiculturalisme accusé de valoriser les différences au détriment de l'égalité... et de la fraternité) et contre les errements néoconservateurs à l'extérieur (interventionisme messianique, foi exagérée dans l'universalisme du modèle de démocratie libérale). Dans cet ouvrage, Huntington fait ouvertement le procès des élites, qu'il estime complices d'un abandon du modèle assimilationniste au profit d'un modèle multiculturaliste porteur selon lui de discordes. Il estime que ces élites sont coupables d'encourager une affirmation identitaire des minorités, y compris linguistiques, qui nuit à la cohésion de la nation dans le présent, et compromet les chances d'intégration dans le futur. Il craint même que cette complaisance aboutisse, *horresco referens*, à une *reconquista* des « territoires perdus » par le Mexique en 1848, à la faveur des changements démographiques.

La valorisation des minorités par le courant de l'*affirmative action*, même animée d'intentions louables, apparaît sous ce prisme comme dévastatrice : elle insiste de fait sur les différences et les perpétue, et encourage la création de communautés juxtaposées, de plus en plus hermétiques. Ce mouvement délétère procède pour Huntington d'une *trahison des clercs* (J. Benda, qu'il cite) éloignés des préoccupations de l'« Américain ordinaire » : « *les élites sont cosmopolites, le peuple est*

---

<sup>77</sup> *Native Son : Samuel Huntington defends the homeland* – Alan Wolfe – Foreign Affairs May/June 2004 - <https://www.foreignaffairs.com/reviews/review-essay/2004-05-01/native-son-samuel-huntington-defends-homeland> - "Immigration has touched his nerves in a way that flower children and protesters never did"

local.»<sup>78</sup>. Les « *hommes de Davos, les cols dorés* »<sup>79</sup> apatrides et aveugles, poursuivent trois chimères : le discours universaliste fantasme une fusion du monde dans les valeurs américaines (*La fin de l'histoire et le dernier homme* - Fukuyama); le discours économique place l'intérêt devant la nation et vise au marché planétaire (*La terre est plate* - Thomas Friedman); le discours moraliste, qui méprise les passions des nations et lui préfère la consensuelle neutralité des institutions internationales (tentation multilatérale de Clinton). Alors que ces discours infusent le débat public américain, voire le prennent en otage, le peuple, lui, « *remercie Dieu pour l'existence de l'Amérique.*»<sup>80</sup>.

Contre des élites qu'il estime déconnectées, des « âmes mortes »<sup>81</sup>, il vise à restaurer le primat d'un « *common sense* » populaire. Comme l'avait décrit Tocqueville, l'individualisme est une des facettes fondamentale de l'identité collective américaine. Ce qui peut sonner comme une aporie (insolite conception de l'identité, qui implique le semblable et le commun, mais qui s'affirme par le singulier et l'individuel) refléterait une forme de satisfaction collective à n'avoir de compte à rendre à personne. Le pouvoir tutélaire des élites est néfaste. On pense inévitablement à la philosophie portée par Ayn Rand dans *Atlas shrugged*<sup>82</sup> : l'Etat nuit à l'initiative, consacre la médiocratie et le règne des improductifs, et n'est à sa juste place qu'éloigné le plus possible des citoyens.

### **- Qui sont les Américains ?**

« *Les cultures traditionnelles créaient un monde « plein » et ordonné entraînant une forte identification à l'ordre collectif et par là même une assurance identitaire permettant de résister aux innombrables difficultés de la vie. Il en va tout autrement dans la seconde modernité où le monde, délestés d'encadrements collectifs et symboliques, se vit dans l'insécurisation identitaire et psychologique*»<sup>83</sup>. Huntington ressent cette insécurisation, la « désintégration de la famille, de l'église et du quartier » qu'il vise à conjurer par un retour aux valeurs fondatrices. Ces valeurs, il les formule

---

<sup>78</sup> *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* – Samuel P. Huntington - Odile Jacob 2004 – ISBN 2-7381-1542-X - p.264

<sup>79</sup> *ibid*, p.263

<sup>80</sup> *ibid*, p.260

<sup>81</sup> *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* – Samuel P. Huntington - Odile Jacob 2004 – ISBN 2-7381-1542-X - paragraphe « les âmes mortes ou la dénationalisation des élites » p.259 et suiv.

<sup>82</sup> *La grève (Atlas shrugged)*, 1957 - Ayn Rand - Les belles lettres, 2013 - ISBN 978-2-251-44417-8

<sup>83</sup> *L'Occident mondialisé - controverse sur la culture planétaire* - Hervé Juvin, Gilles Lipovestky - Le livre de poche, 2011 - ISBN 978-2\_253-15619-2 - p.15

dans ce qu'il nomme le Credo, façonné autour de « *langue anglaise, le christianisme, l'engagement religieux, les principes de l'Etat de droit, de la responsabilité des dirigeants et du droit des individus tels que les conçoit le droit anglais, ainsi que les valeurs issues du protestantisme dissident : l'individualisme, la morale du travail et la croyance que les hommes ont la faculté et le devoir de créer un paradis sur terre, une « cité sur la colline* »<sup>84</sup>. Ethique du travail, droit des gens contre l'Etat, réticence contre les ingérences et méfiance originelle envers l'Etat : toutes choses qui se révelent systématiquement dans le débat sur le deuxième amendement et le port d'armes, et paraissent refléter une certaine réalité. Ce Credo cible de fait une population : blanche, anglo-saxonne, et protestante (WASP). Celle-ci constitue pour Huntington la colonne vertébrale de l'identité américaine, celle qui serait en passe de se perdre, et qu'il est urgent de raviver.

Le modèle du *melting pot* assimilationniste ayant été fragilisé par les dérives communautaristes du mouvement des droits civiques, qui ont généré des modèles alternatifs moins fédérateurs (*salad bowl*), Huntington se représente quant à lui le modèle d'intégration américain comme une soupe à la tomate, dont la saveur peut se déséquilibrer si l'on y ajoute trop de condiments. Cette « soupe à la tomate » comporte évidemment un ingrédient fondateur, idéologique et linguistique.

Cette approche fait la part belle à un récit des origines lui inspirant une « *nostalgie romantique pour la culture Anglo-protestante* »<sup>85</sup>. Cette historiographie commémorative, quelque peu canonisée, s'articule autour des valeurs protestantes et de leur éthique du travail explorée précédemment par Max Weber<sup>86</sup>. Or les nouveaux arrivants, massivement de religion catholique, ne partageraient pas cette éthique du travail, et compromettraient l'ensemble de l'équilibre de valeurs propices à la « société de confiance »<sup>87</sup>. De plus, ces nouveaux arrivants ne sont pas des colons mais des migrants, différence fondamentale pour Huntington ; ils se voient sur cette instance refuser les valeurs d'intrépidité prêtées aux Pères fondateurs, explorateurs infatigables et « fils de leurs oeuvres »<sup>88</sup>, réels repré-

---

<sup>84</sup> *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* – Samuel P. Huntington - Odile Jacob 2004 – ISBN 2-7381-1542-X p.10

<sup>85</sup> *Native Son : Samuel Huntington defends the homeland* – Alan Wolfe – Foreign Affairs May/June 2004 - <https://www.foreignaffairs.com/reviews/review-essay/2004-05-01/native-son-samuel-huntington-defends-homeland> - « *He eschews realistic treatment of American history in favor of romantic nostalgia for Anglo-Protestant culture.* »

<sup>86</sup> *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* - Max Weber - Pocket Agora, 1991 - ISBN 978-2266034029

<sup>87</sup> *La société de confiance* - Alain Peyrefitte - Odile Jacob, 1995 - ISBN 978-2738103253

<sup>88</sup> *Histoire des Etats-Unis* (1959)- René Rémond - PUF, Que sais-je ?, 16<sup>e</sup>ed 1992 - ISBN 2-13-045019-9, p52-53

sentants de l'idéal de la *New Frontier* et de la *City on the Hill*, enfants légitimes de la *Manifest Destiny*. Pis, ces nouveaux Américains seraient moins patriotes et attachés aux idéaux de liberté et d'égalité, au modèle et au projet politique exprimés par les « vérités » formulées par les rédacteurs de la Déclaration d'Indépendance : « nous tenons ces vérités pour évidentes en elles-mêmes » lit on dans la Déclaration d'Indépendance. Qui tient ces vérités pour évidentes : les Américains. Qui sont les Américains ? Ceux qui adhèrent à ces vérités. L'identité nationale et les principes politiques sont inséparables.»<sup>89</sup>.

L'identité linguistique autour de l'anglais est l'autre point majeur d'Huntington. L'immigration hispanophone s'accompagne en effet de revendications linguistiques, à mesure qu'elle investit le champ politique dans les villes et les Etats du Sud, en Floride et en Californie au premier chef. Le fait que la langue participe intrinsèquement de l'identité est établi. Emile Cioran, qui a lui-même « habité » plusieurs langues, l'a joliment formulé dans *Aveux et Anathèmes* : « on n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien d'autre. ». Samuel Huntington ne dit pas autre chose que Cioran : « une nation, comme l'a montré Karl Deutsch dans son ouvrage *Nationalism and Social Communication*, devenu un classique, est constituée de groupes de personnes qui communiquent davantage et plus profondément avec les membres de leur groupe qu'avec ceux d'autres groupes.»<sup>90</sup>. C'est précisément pour cette raison qu'il s'inquiète de la progression du bilinguisme dans l'espace public. D'autant plus que l'immigration hispanophone se concentre dans des zones géographiques (le plus souvent, foyers primaires d'immigration, ce qui facilite les arrivées ultérieures), rendant moins urgent, voire moins nécessaire, l'apprentissage de l'anglais. A son habitude, il n'évacue pas les débats difficiles associés : martingale du vote politique communautaire, bilinguisme de l'enseignement, franchissement du tabou de l'apartheid éducatif, ghettoïsation et séparation de fait de communautés ne se comprenant plus...Et il tranche : il y a un American Dream, il ne saurait y avoir, selon lui de rêve « *americano* »<sup>91</sup>.

Il faut garder à l'esprit que l'obstacle de la langue est le critère fondateur de la distinction entre le grec et le barbare, entre le civilisé et l' « autre ». Incapables de communiquer, enfermés dans une

---

<sup>89</sup> *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* - Samuel P. Huntington - Odile Jacob 2004 - ISBN 2-7381-1542-X - Citant p.56 Richard Hofstadter (note 15 p.363)

<sup>90</sup> *ibid*, p.160

<sup>91</sup> *ibid*, p.249 : « Il n'existe pas de rêve *americano*. Il n'y a qu'un rêve américain, crée par une société anglo-protestante. Les *mexicano-Américains* ne partageront ce rêve et cette société que s'ils arrivent à rêver en anglais »

négation mutuelle - à l'instar de civilisations qui ne communiqueraient plus -, quelle autre perspective alors au sein de cette nation-Babel que le « clash » ?

### **- Le facteur culturel, encore**

Huntington exprime des doutes profonds sur la capacité des Etats-Unis à faire face au flux d'immigration nouvelle dans son ampleur et sa nature. Les convictions qu'il exprime ont choqué, notamment son approche peu nuancée de l'immigration hispanophone. Cependant, « *contrairement aux racistes classiques qui jugent l'« autre » indésirable, Samuel Huntington ne dit pourtant pas que l'assimilation est impossible. Il pense, en revanche, qu'une combinaison de facteurs crée aujourd'hui des conditions qui font que les Hispaniques aux États-Unis n'ont plus le désir ni même le besoin de s'intégrer.* »<sup>92</sup>. La différence culturelle lui paraît un des facteurs les plus dirimants. Il en est à ce point convaincu qu'il n'hésite pas à hasarder une uchronie pourtant singulièrement faible au plan argumentatif : « *Une simple question suffit : L'Amérique serait-elle le pays qu'elle est aujourd'hui si, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, elle avait été colonisée non par des protestants britanniques, mais par des catholiques français, espagnols ou portugais ? La réponse est non. L'Amérique ne serait pas l'Amérique, elle serait le Québec, le Mexique ou le Brésil.* »<sup>93</sup>. Il estime que « *c'est à la prédominance d'un groupe culturel et ethnique qui ne tolérerait pas que l'identité nationale puisse faire l'objet de conflits et de confusions qu'est dû le fait que les Etats-Unis ont évité quantité de conflits ethniques et nationaux.* »<sup>94</sup>.

Il aborde frontalement dans cet ouvrage ce qui est finalement sa plus grande crainte, celle qui est sans doute l'origine première de toute son oeuvre : la désintégration de la nation américaine. La fragilisation de ce « groupe », le fait qu'il ne fasse plus preuve de la même intransigeance sur les remises en cause de son modèle, voire qu'il encourage les modèles alternatifs, pourrait inversement favoriser à terme les « conflits ethniques et nationaux ». La cohésion d'une nation étant ce qui fait sa force, les questionnements sur les ferments de division ou de discorde n'ont épargné aucun grand Etat-nation. Cette démarche a provoqué des errements, tels l'identification autour de l'*ethnos*, de la race (Gobineau). Ces errements, et les conséquences historiques funestes du concept allemand de

---

<sup>92</sup> *Le cauchemar hispanique de Samuel Huntington* - Frédéric Douzet - *Hérodote* 2004/4 (N° 115) - ISBN 2707144606 - p. 31-51.

<sup>93</sup> *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* - Samuel P. Huntington - Odile Jacob 2004 - ISBN 2-7381-1542-X - p.67

<sup>94</sup> *ibid*, p.67

*Volk* autour d'une pureté raciale criminelle ne sauraient être niés. Mais ces errements ont aussi eu pour conséquence de parer le sujet de l'identité et de la nation d'un voile pudique et épais, ne laissant transparaître qu'un discours autorisé et bordé par l'infamie de la loi de Godwin et le politiquement correct. Nier un phénomène ne le fait hélas pas disparaître. Huntington, à son habitude, ne cède pas à cette convention pourtant policée avec une vigilance pointilleuse par une partie des élites. Quitte à s'exposer aux sentences des arbitres des élégances qui gardent jalousement le périmètre dans lequel il est permis de penser, il maintient : une immigration importante et maintenue dans ses différences, ne participant pas des « *core values* » qui fondent l'identité américaine, présente pour lui le risque de se désolidariser de la nation.

---

La gestion du cyclone Katrina, la faillite de Detroit ont amorcé un phénomène éditorial montrant de façon spectaculaire et parfois complaisante ces Amériques de plus en plus étanches. La revue *Esprit* en octobre 2016, avant l'élection de D.Trump à la présidence des Etats-Unis, a eu pour sujet les *Etats désunis d'Amérique*. L'élection de D.Trump a fait apparaître brutalement la largeur du fossé qui existe entre les communautés, et notamment entre élites, médias et Amérique « profonde ». Le diagnostic d'Huntington, pour dérangeant qu'il puisse paraître, met le doigt sur des phénomènes bien réels. Le tableau qu'il dresse n'est évidemment pas exempt de critiques. Il est tentant de le condamner en raccourci, et rassurant de le considérer avec une certaine condescendance. On peut le brocarder et le caricaturer, fustiger ces ouvrages comme « du Patrick Buchanan avec des notes de bas de page. »<sup>95</sup>. Il n'en reste pas moins que ces ouvrages soulèvent des questions cardinales, dévoilent des raisonnements cohérents, précurseurs et lucides, et démontrent un certain courage. Au sein des tempêtes polémiques qu'ils ont déclenché, certaines objections paraissent cependant plus sérieuses. Ce sont ces dernières qu'il est temps désormais d'examiner.

---

<sup>95</sup> *Native Son : Samuel Huntington defends the homeland* - Alan Wolfe - Foreign Affairs May/June 2004 - <https://www.foreignaffairs.com/reviews/review-essay/2004-05-01/native-son-samuel-huntington-defends-homeland> - « Who are we ? is Patrick Buchanan with footnotes. »

### III- UNE APPROCHE CRITIQUE DE LA PENSÉE D'HUNTINGTON

A moins d'être un éditorialiste un peu fat, il est évidemment délicat de se confronter sans complexe à la pensée d'un personnage qui fut un professeur prestigieux, dans les universités les plus prestigieuses, entouré des esprits les plus brillants de la nation la plus puissante, et reconnu pour le sérieux de ses travaux. Les sujets traités occupent depuis toujours la science politique et la philosophie, l'historiographie et la sociologie ; ils ont mobilisés les esprits les plus éminents de l'histoire de la pensée. Cette troisième partie n'a donc certainement pas la présomption de les aborder armé de réflexions définitives. Mais le panorama de la pensée de Samuel Huntington ne serait cependant pas complet s'il n'incluait pas un versant critique.

Les quatre ouvrages n'appellent pas le même examen. Les controverses majeures ont été suscitées par les trois derniers. *The soldier and The State* participe de débats beaucoup plus spécialisés entre universitaires et militaires, raison pour laquelle nous en avons abordé les principales critiques dans la partie I/A/2/. Il est pertinent d'aborder la critique sous l'angle thématique, du particulier au général : d'abord, sa conception des élites ; ensuite, sa conception de l'identité américaine ; enfin, sa conception de la civilisation.

#### A - LA TRAHISON DES CLERCS ?

Au même titre que toute question fondamentale, le débat sur l'organisation du pouvoir dans une démocratie, pour être sérieux, « devrait durer au moins 2500 ans, autant que le débat réel »<sup>96</sup>. Il est bien évidemment impossible d'en apprécier toutes les subtilités en quelques phrases, il nous faut donc inévitablement grossir le trait.

#### - La réhabilitation des élites, ou le triomphe des élites ?

Dans ce débat, Samuel Huntington semble prendre de façon obstinée le contre-pied de la pensée dominante. Aux revendications de transparence et de démocratie des années 1960, il oppose une réhabilitation des élites. Mais ces élites ont-elles été réellement dépossédées de leur influence ? Est-ce véritablement un trop-plein de démocratie qui a affaibli les Etats et les nations ?

---

<sup>96</sup> *Construire l'ennemi, et autres écrits occasionnels* - Umberto Eco - Biblio Essai, le Livre de Poche, 2011 - ISBN 978-2-253-18284-9

On doit bien faire le constat d'une autonomisation accrue des élites durant ces 40 dernières années. Les nouveaux lieux de pouvoirs et d'influence, globalisés et dans une large mesure privatisés, ne font pas véritablement l'objet de « *checks and balances* ». Le mode démocratique de gouvernement a reculé de fait, sous un morcellement du discours politique au sens large entre les différentes expertises : une inintelligibilité globale des grandes problématiques décidément bien trop complexes pour être laissée aux mains inexpertes des béotiens est apparue. Et par conséquent, précisément, une forme de neurasthénie collective (que ceux qui savent agissent, puisque la souveraineté n'est plus qu'un mirage) s'est généralisée, une véritable « crise de la démocratie ». Comme toute frustration, cette apathie est émaillée de sursauts, de pulsions collectives et vengeresses contre les élites ou contre n'importe quel coupable commode, alimentant la résurgence des populismes. Les craintes d'Huntington sur l'affaiblissement des démocraties du fait d'une extension démocratique ne se sont pas réalisées ; c'est le triomphe de l'expertise et de l'élite qui aujourd'hui semblent menacer bien davantage le sentiment d'appartenance citoyenne. Le souverain, plus que jamais, est « captif » (Tardieu).

Bien des événements ont eu lieu depuis la formulation de la « crise de la démocratie » dans le document de la commission trilatérale. Il serait absurde de faire jugement de leurs auteurs et de leurs analyses de façon rétrospective. Mais dans la pensée de Samuel Huntington, il est visible que l'on assiste à un retournement. Il est utile de brosser à grands traits les évolutions qui ont probablement incité Huntington à ce changement d'appréciation, avant d'en examiner les limites. Le monde occidental a connu de fait, depuis le diagnostic de « la crise de la démocratie », de nombreux bouleversements. Ces bouleversements procèdent, factuellement, d'impulsions données par les élites. Le développement libéral des années 1980 est ainsi la consécration de l'influence des Chicago Boys. Une deuxième mondialisation, en libéralisant les flux financiers, a modifié la nature du capitalisme. Les élites ne sont plus les mêmes, et sont moins sujettes au contrôle démocratique. Le patron, le salarié et le citoyen sont supplantés par le manager, l'actionnaire et le rentier, ce qui modifie profondément le rapport au territoire, comme l'avait déjà souligné Adam Smith. Les nouvelles élites évacuent de plus en plus les institutions publiques, que le triomphe de l'économie a affaibli. L'Etat a en effet moins de prises face à l'autonomisation du milieu économique qu'au moment où Huntington se posait la question « *Does anybody govern?* ».

Le délitement de la nation s'opère non seulement par ses institutions, mais aussi par ses citoyens. Comme si le libéralisme économique évacuait les conquêtes du libéralisme politique, et corrompait la notion de progrès, devenue franchement ambiguë. Un discours de libération faussement émanci-

pateur a généré des individus solitaires, piégés dans les frustrations du consumérisme, prisonniers d'un marché désormais affranchi des notions de temps et d'espace, 2.0. Et hantés par la réflexion de Péguy, qui déjà avertissait, dans son examen de la conscience française : « *Que serait donc un homme à ses propres yeux, s'il ne représentait que soi-même ?* »<sup>97</sup>. Le rapport des individus à la communauté nationale, et le rapport des élites à la communauté nationale, ont changé.

### **- La condamnation des élites, ou le retour au populisme**

C'est à ce stade (déjà perceptible dans *le Choc des Civilisations*, et univoque dans *Qui sommes-nous ?*) que Samuel Huntington préconise un retour du peuple, autour des valeurs religieuses et patriotiques, contre des élites déconnectées du « vrai » démocratique. Il atteste, comme d'autres, que le respect traditionnel des classes populaires a laissé la place à un mépris manifeste des élites. Il fait sienne les conclusions de Christopher Lasch condamnant ces élites qui « *tendent à se regrouper sur les deux côtes, tournant le dos au pays profond, et cultivant leurs attaches avec le marché international par l'argent hyper-mobile, le luxe, la haute couture et la culture populaire.* ». Lasch poursuit, dans une conclusion que ne renierait pas le Huntington nouveau : « *on peut se demander s'ils se pensent encore comme Américains. Il est clair en tout cas que le patriotisme ne se situe pas très haut dans leur échelle de valeurs.* »<sup>98</sup>. En effet, « *ils ont plus de choses en commun avec leur homologues de Bruxelles ou de Hong-Kong qu'avec les masses d'Américains qui ne sont pas encore branchés dans le réseau de communication mondial* »<sup>99</sup>. Il s'agit bien d'un renversement fondamental pour Huntington, qui « *traite les élites Américaines avec un dédain méprisant, qui est introuvable dans le plus respectueux *Soldier and The State*, et loue la perspicacité des mêmes Américains ordinaires dont il décrivait l'appétence pour les croisades morales désespérées dans ses ouvrages précédents.* »<sup>100</sup>. Mais à la grande différence de Christopher Lasch, à aucun moment Huntington ne prend ses distances avec l'orientation libérale poursuivie par ces élites. Il reste fidèle à l'intégrité

---

<sup>97</sup> *La terre et les morts - sur quelles réalités fonder la conscience française* - Maurice Barres - Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France - p.20

<sup>98</sup> *La révolte des élites et la trahison de la démocratie (1994)* - Christopher Lasch - Champs essais 2007 - ISBN 978-2-0812-3681-3 - p.18

<sup>99</sup> *ibid*, p.47

<sup>100</sup> *Native Son : Samuel Huntington defends the homeland* - Alan Wolfe - Foreign Affairs May/June 2004 - <https://www.foreignaffairs.com/reviews/review-essay/2004-05-01/native-son-samuel-huntington-defends-homeland> - "He treats American elites with a contemptuous disdain that cannot be found in the more respectful *The soldier and the State* and praises for their insight the same ordinary Americans that he has portrayed as attracted to hopeless moral crusades in his previous work."

des principes libéraux tout en en déplorant les conséquences. Il nous propose un changement de perspective dans la critique du pouvoir qu'il formule, tout en s'abstenant de toute conclusion remettant en cause ce modèle, assez largement issu du Credo qu'il chérit. On est donc tenté de lui répliquer : que faire ? D'autant qu'il a pour usage de ne pas refuser les conclusions inconfortables. Or, pour une fois, Samuel Huntington est moins disert. Sombre débouché pour quelqu'un qui n'a jamais refusé le conflit et dénoncé les hypocrisies, que de verser dans une forme de pharisaïsme nostalgique en mettant la morale de son côté sans viser d'autre coupable que les nouveaux arrivants. En ne proposant *in fine* en guise de mesure concrète qu'un retour à un passé mythifié, retour dont on discerne assez mal le chemin, Huntington s'enferme quelque peu dans le magistère d'opinion. Sa dissociation vis-à-vis des élites accroît le sentiment de cette posture, comme si Huntington cédait, finalement, à la tentation de la poursuite d'idéaux théoriques, abstraits, et à vrai dire illusoire, au même titre que ces élites dont il dénonce la politique de l'intention et l'éthique de conviction. La posture du retour paraît comme une dérobade, à la manière d'un vieil homme soupirant les temps révolus qu'il ne prisait pas tant que cela au présent, mais qui lui manquent terriblement au passé.

Dans l'examen des menaces qu'il estime existentielles, il passe d'une préoccupation d'efficacité à une évocation morale. Il paraît finalement empêtré dans ses contradictions, ne parvenant pas à faire la synthèse entre son idéal libéral et sa crainte de l'atomisation. Les similitudes avec les diagnostics de Lasch sont manifestes ; mais là où Lasch poursuit son raisonnement, et critique le libéralisme économique, Huntington, *libéral à tendance conservatrice*, se refuse à le faire. Il néglige le caractère systémique et général des faits qu'il déplore, et paraît rejoindre les rangs d'un nationalisme conservateur et rétrograde, ce qui est une vraie difficulté pour qui veut saisir précisément sa pensée.

Sa stigmatisation des élites est en outre un peu facile. Il répète qu'une nation a besoin d'un récit, mais semble oublier qu'elle a aussi besoin de conteurs pour forger son *affectio societatis*. Il se dérobe, car il sait assurément, mais n'écrit pas, que l'économique, même au sens large, ne peut tenir lieu de politique, sauf à construire l'identité sur du sable (les fragilités de l'Union Européenne en sont le témoignage vivant). Il attaque les élites en blocs, fait l'intellectuel maurassien (on dirait aujourd'hui zemmourien), alors que l'on sent bien que ce n'est pas le concept d'élite qu'il condamne. Il en fait lui-même partie, et il est bien difficile de comprendre ce qui l'autorise à s'en désolidariser avec une telle légèreté. On a le sentiment qu'il lance ses flèches vers le ciel dans une forme de malediction un peu vaine envers des brumes anonymes. Son appel à porter les valeurs du Credo s'adresse pourtant bien évidemment à une élite qu'il souhaiterait voir porter son message au-delà de ses lecteurs et réinvestir la sphère politique. Mais laquelle ?

## B - QUI EST LE PEUPLE ÉLU ?

### - Une identité introuvable

La question du rapport gouvernants/gouvernés, qui plus est dans un monde affecté du syndrome du « battement d'aile du papillon », est difficilement concluante. D'une certaine façon les élites sont partout et nulle part. Mais lorsque Huntington nous dit ensuite que le « peuple », perpétué dans le temps long depuis un récit des origines et communiant autour de valeurs partagées, doit prendre le dessus sur les élites, on s'interroge.

D'abord parce que les quelques tendances sondagières sur lesquelles il s'appuie pour définir ce que « pense » le « peuple » -ou, plutôt, la majorité- sont *ipso facto* une faiblesse méthodologique ; ce peuple, cette masse, qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Ses aspirations sont-elles aussi stables et cohérentes, pertinentes et compréhensibles que Samuel Huntington veut nous le dire ? Il sait parfaitement que les sondages ne sauraient être un mode de gouvernement, et que la « démocratie plébiscitaire » comporte bien des dangers, au premier rang desquels la perspective d'une *revanche des passions*<sup>101</sup>. Que le fait de surmonter le caractère représentatif de la démocratie par un recours référendaire direct au peuple pose la question fondamentale de savoir qui pose les questions, quand, et surtout comment il les formule. Autrement dit, et contrairement à son habitude, si Huntington dénonce une « trahison des clercs » et tente de cerner les contours éternels d'un peuple américain éternel à qui il donne éternellement raison, il se garde bien de formuler des préconisations claires sur les modalités d'un exercice effectif du pouvoir par le peuple ou à tout le moins d'une réconciliation du peuple avec ses élites. Dire que le « souverain » est « captif » est une chose, mais là encore, à moins de proposer une organisation radicalement différente du pouvoir, l'on ne s'éloigne guère du constat d'insatisfaction déjà formulé par les attrape-tout populistes.

La seconde interrogation porte sur le fait que sa conception de la nation ne s'articule pas autour de la figure du citoyen mais bien plutôt autour d'un groupe ethnico-religieux, les WASP. Il dévalorise ce faisant le ciment identitaire forgé autour de l'adhésion à des principes politiques, et réactive un récit des origines largement mythifié. Les WASP seraient un bloc homogène, héritier des valeurs des Pères fondateurs et à ce titre chargés d'une mission tutélaire. Autrement dit, l'identité américaine ne pouvant s'agréger qu'autour de ce groupe, les autres minorités sont réduites à des groupes hétérogènes, perturbateurs. On peut en tout premier lieu contester cette approche de Samuel Hun-

---

<sup>101</sup> *La revanche des passions* - Pierre Hassner - Fayard, 2015 - ISBN 978-2-21365-5079

tington, qui correspond à une vision singulièrement réductrice de l'identité nationale américaine. La culture afro-américaine, indienne, les cultures asiatiques, allemandes, bataves, juives, les cultures catholiques irlandaises, italiennes, françaises n'auraient ainsi contribué à l'identité américaine proprement dit qu'en tant qu'elles auraient intériorisées les codes et moeurs WASP ? L'image de l'identité américaine figurée comme une soupe à la tomate, chère à Huntington, serait-elle définitivement une soupe à la tomate, figée dans une recette immarcescible, intégrant tout juste plus ou moins de condiments ? Il développe à l'envi cette image, qui est signifiante, d'un plat composé d'un seul ingrédient principal. Abordons donc dans un premier lieu l'ingrédient principal de cette identité sous forme de recette de cuisine. Ce fond culturel WASP a-t'il une réelle consistance ? Au vrai, il mélange une origine ethnico-géographique pour le moins diverse (en tout cas n'ayant pas empêché historiquement les déchirements sur le territoire européen) à un protestantisme dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est fragmenté en pratiques diverses également, multipliant les Eglises jusqu'au sectarisme le plus exclusif. L'identification de l'Américain éternel au colon intrépide est également douteuse. Huntington refuse cette onction du courage initial en des termes très contestables<sup>102</sup> aux nouveaux arrivants. Au bilan, cette conception d'une identité embaumée et pétrie de certitudes semble assez éloignée de l'histoire de l'Amérique en tant que foyer de peuplement et de la réalité de ses différentes composantes.

Abordons également l'esprit de cette image : elle révèle en effet qu'Huntington est avant tout perturbé par la vigueur démographique, l'ampleur des flux de migration et la hausse des revendications hispanophones et mexicaines. Après avoir été favorisée par le splendide isolement que lui conféraient les océans, l'Amérique se trouve désormais face à une *revanche de la géographie*<sup>103</sup>, prise de vertige devant les 3000 kilomètres de frontières terrestres qui la séparent d'un « autre monde », le Mexique. Huntington craint que cela produise des effets ravageurs, centrifuges et sécessionnistes.

Il s'appuie pour cela sur le débat relatif au bilinguisme, qu'il identifie comme un prélude. Il est opportun de citer les angoisses non moins excessives d'un père fondateur justement, Benjamin Franklin, doutant des capacités d'assimilation des migrants d'origine germanophones au milieu du

---

<sup>102</sup> *Hey, professor, assimilate this !* - Peter Carlson - Washington Post, 9 mars 2004 - « *First, Huntington says, it's too easy for them to get here. Earlier immigrants had to cross "several thousand miles of ocean" but Mexicans and Cubans are right nearby. He's right about that. All Cubans have to do to get here is sneak past Castro's goons, hop on some leaky old boat and drift across shark-infested waters. Illegal Mexican immigrants have it even easier. All they have to do is swim the Rio Grande or hike across the Arizona desert while dodging the Border Patrol. Piece of cake.* »

<sup>103</sup> *La revanche de la géographie, ce que les cartes nous disent des conflits à venir* - Robert Kaplan - Edition du Toucan, 2014 - ISBN 978-2-81000-5826

XVIII<sup>e</sup> siècle : « *Peu de leurs enfants dans le pays apprennent l'anglais ; ils importent beaucoup d'ouvrages d'Allemagne ; et des imprimeries de la province, deux sont entièrement allemande, deux à moitié allemande, à moitié anglaise, et seulement deux entièrement anglaise ; ils ont un journal germanophone et un journal bilingue ; les annonces à but général sont désormais imprimées en hollandais et en anglais ; les panneaux de nos rues ont des indications dans les deux langages, et en certains endroits uniquement en allemand : ils commencent dernièrement à établir leurs contrats et d'autres actes de droit dans leur propre langue, ce qui (même si je pense que cela ne devrait pas être le cas), est bel et bien autorisé par nos tribunaux, alors que les affaires générées par les Allemands augmente dans de telles proportions que le besoin d'interprètes est continuel ; et je suppose dans dans peu d'années il sera également nécessaire dans l'Assemblée, de traduire à une moitié des législateurs ce qui dit l'autre ; en bref, à moins que le flux de leur immigration puisse être détournée vers d'autre colonies que celle-ci, comme vous le proposez judicieusement, ils nous remplaceront bientôt (...) et même notre gouvernement deviendrait précaire.* »<sup>104</sup>. Les similitudes avec les thèses et les inquiétudes formulées par Huntington sont frappantes : désagrégation du corps socio-politique du fait d'un élément perturbateur ne s'assimilant pas aussi facilement que précédemment, bilinguisme et vigueur démographique des nouveaux arrivants remettant en cause les équilibres fragiles qui forgent la nation américaine... Aujourd'hui on sourit pourtant de l'erreur d'appréciation et de la frilosité que révèle ce texte, pourtant écrit par un des hommes les plus clairvoyant de son temps. Comme l'observe Frédéric Douzet, « *Les États-Unis sont une société extrêmement compétitive et, à tous les stades de la sélection économique et sociale, l'anglais est indispensable.* », mais « *la nouveauté, liée à la nature de cette vague d'immigration, c'est que les compétences linguistiques en espagnol sont désormais reconnues et valorisées par le marché.* »<sup>105</sup>. Le débat sur le bilinguisme aux Etats-Unis est virulent, et les craintes d'un entre-soi hispanophone qui ne serait plus provisoire mais définitif sont réelles. Toutefois, en quoi la lucidité des entrepreneurs qui proposent des offres en espagnol à destination d'une communauté espagnole est-elle si différente de

---

<sup>104</sup> *Letter to Peter Collinson* (9 mai 1753) - Benjamin Franklin - Disponible sous <http://teachingamerican-history.org/library/document/letter-to-peter-collinson> - "Few of their children in the Country learn English; they import many Books from Germany; and of the six printing houses in the Province, two are entirely German, two half German half English, and but two entirely English; They have one German Newspaper, and one half German. Advertisements intended to be general are now printed in Dutch and English; the Signs in our Streets have inscriptions in both languages, and in some places only German: They begin of late to make all their Bonds and other legal Writings in their own Language, which (though I think it ought not to be) are allowed good in our Courts, where the German Business so increases that there is continual need of Interpreters; and I suppose in a few years they will be also necessary in the Assembly, to tell one half of our Legislators what the other half say; In short unless the stream of their importation could be turned from this to other colonies, as you very judiciously propose, they will soon so out number us, (...) and even our Government will become precarious."

<sup>105</sup> *Le cauchemar hispanique de Samuel Huntington* - Frédéric Douzet - Hérodote 2004/4 (N°115), p. 31-51 - ISBN 2707144606

l'esprit d'entreprise apte à saisir toute opportunité, valorisée comme étant constitutive de l'esprit américain dans le Credo ?

### - La tentation nativiste

En effet, ce qui est probablement le plus profondément perturbant, dans la pensée que développe Huntington au sujet de la masse hispanophone, c'est qu'au-delà de la problématique de la langue, il ajoute des considérations de déterminisme religieux et culturel. Comme si les Mexicains en particulier étaient déterminés par leur origine, de façon irréversible, à diverger des « *core values* » américaines. Cette appréciation, que l'on retrouve également dans *le Choc des civilisations*, ne laisse de surprendre de la part d'un universitaire de son niveau, de même que le recours à des raccourcis et des méthodes très éloignées des fondamentaux de la méthode scientifique<sup>106</sup>. Comme l'observe Tzvetan Todorov au sujet du *Choc des civilisations*, « *ce déterminisme rigide concerne plus particulièrement les ressortissants de pays à majorité musulmane. Tous les autres êtres humains agissent pour une variété de raisons : politiques, sociales, économiques, psychologiques, physiologiques même ; seuls les musulmans seraient toujours et seulement mus par leur appartenance religieuse.* »<sup>107</sup>. On serait tenté d'ajouter que les mexicains sont également considérés comme des automates aux solidarités imprévisibles, quand les WASP en revanche se comportent de façon rationnelle, individuelle et libre. En fait, le choix d'Huntington de constituer l'identité américaine autour de la communauté WASP le condamne en quelque sorte, même s'il prend toutes les précautions oratoires nécessaires, à une approche de l'identité autour de l'*ethnos*. Cette approche de l'identité, et la conception politique qui en découle se rapproche dès lors des idées développées par Carl Schmitt, qui développe la notion d'*ennemi existentiel* comme fondatrice de la notion de politique<sup>108</sup>. « *Il se trouve simplement qu'il est l'autre, l'étranger, et il suffit, pour définir sa nature, qu'il soit, dans son existence même et en un sens particulièrement fort, cet être autre, étranger et tel qu'à la limite des*

---

<sup>106</sup> *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* – Samuel P. Huntington - Odile Jacob 2004 – ISBN 2-7381-1542-X - p.243 et suivantes, la cubanisation de Miami est décrite comme apocalyptique pour les Blancs, accompagnée d'une hausse incontrôlable de la criminalité, et aboutissant à une qualification par David Rieff que Huntington reprend à son compte de « république bananière échappant à tout contrôle » (p. 247). On peut suggérer que cette appréciation est plus extrême que lucide.

<sup>107</sup> *La peur des barbares, au-delà du choc des civilisations* - Tzvetan Todorov - Livre de Poche Biblio Essai 2008 - ISBN 978-2-253-08461-7 - p.166

<sup>108</sup> *La notion de politique* (1932)- Carl Schmitt - Champs classiques 1992 - ISBN 978-2-0812-2873-3 - p91 : « *Aussi longtemps qu'un peuple existe dans la sphère du politique, il devra opérer en lui-même la distinction entre amis et ennemis, tout en la réservant pour les conjonctures extrêmes dont il sera juge lui-même. C'est là l'essence de son existence politique.* »

*conflits avec lui soient possibles qui ne sauraient être résolus ni par un ensemble de normes générales établies à l'avance, ni par la sentence d'un tiers, réputé non concerné et impartial.»*<sup>109</sup>.

L'autre se caractérise dès lors par des valeurs inférieures, l'identité se construisant spontanément sur des valeurs dominantes. Et seul le combat contre lui est alors fédérateur et porteur d'une vraie politique.

Finalement, le seul déterminisme auquel consent Huntington pour les WASP est celui d'une éthique du travail exigeante, dont seraient dépourvus les Mexicains. On comprend mieux, à la lumière de ce résumé quelque peu accablant de ses exagérations, l'accusation de faire du « *Patrick Buchanan avec des notes de bas de page* » (précité) et l'accueil plutôt froid réservé à *Qui sommes-nous ?*, qui fait la part belle aux théories nativistes et n'est pas sans rappeler les argumentaires du mouvement des *Know Nothing*. D'autant que pour ce qui concerne cet aspect de l'éthique du travail, il y a contradiction claire avec la doxa libérale classique au sujet de l'immigration, vécue comme une chance, ainsi qu'avec l'observation même fugace de la réalité sur l'occupation des emplois les plus difficiles et les plus mal payés, dans lesquels la proportion des hispanophones est éminente.

### **- Le singulier, le commun / l'individu, la communauté**

Les évolutions du monde contemporain ont profondément changé le rapport des citoyens à leurs communautés. Les identités se font multiples, changeantes, et bouleversent la cohésion du corps social et politique. La mobilité et l'émancipation individuelle facilitent de fait les possibilités de divorces, de redéfinitions identitaires, d'expatriation physique ou symbolique (ghettoïsation, radicalisation...). La loyauté, le *virtus* citoyen, paraissent se désagréger en tant que fondement de la démocratie politique. « *L'ère du vide* »<sup>110</sup> décrit ce phénomène hyperindividualiste contemporain, et réfute l'idée de solidarités uniques et systématiques, de déterminismes mécaniques autre que ceux motivés par la recherche de bien être et d'épanouissement personnel individuel. Des solidarités à la carte, des fidélités moins loyales paraissent mieux traduire les aspirations d'un citoyen ou d'un croyant devenu aussi un consommateur hédoniste et un internaute connecté.

On peut déplorer ou louer les évolutions du rapport de l'individu à sa communauté, mais la nostalgie est un peu vaine en la matière. Pour Huntington, les identités multiples sont une pathologie,

---

<sup>109</sup> *ibid*, p.64-65

<sup>110</sup> *L'ère du vide, essais sur l'individualisme contemporain* - Gilles Lipovetsky - Folio essai - ISBN 978-2-0703-2513-9

conduisant inévitablement à une forme plus ou moins avancée de schizophrénie. Il développe une vision exclusive, dans laquelle l'identité ne se partage guère. Dans les strates identitaires qui constituent un individu, reste à savoir si, comme le présente Huntington, la dernière strate est la première à s'évacuer : si un musulman, ou un Américain d'origine mexicaine se sent musulman ou mexicain avant de se sentir américain? S'il s'identifie à des causes qu'il estime le concerner en tant que musulman ou mexicain, ou se préoccupe t'il avant tout du bien-être de ses enfants ? Les exemples fournis par Huntington sur le communautarisme, de même que les exemples sur les combattants étrangers dans *Le Choc des civilisations* ne sauraient être niés, d'autant plus qu'ils font l'actualité avec le conflit dans le territoire syro-irakien ou avec les questions de déchéance de nationalité et de double nationalité. Mais ces fidélités ambiguës représentent-elles réellement un mouvement de masse ? Justifient-elles vraiment de montrer du doigt des communautés entières au risque de les voir se replier et s'exclure du modèle national par réflexe d'autodéfense ? Sont-elles une schizophrénie irréconciliable ?

L'identité individuelle repose pourtant sur le mélange unique des différentes identités. Ce mélange ne garantit pas l'équilibre. Mais une identité collective vivace réside précisément dans sa capacité à absorber les influences extérieures et à s'adapter aux bouleversements. L'identité romaine a succombé à l'édit de Caracalla, faute d'avoir réformé suffisamment ses modes de fonctionnement pour faire face à l'afflux de tant de nouveaux citoyens. Mais l'identité aryenne ne pouvait que verser dans le crime, porté par un mythe de pureté qui ne pouvait tolérer aucune altération, voire difficilement s'accommoder de la notion d'échange. A bien des égards, en matière d'identité nationale, Huntington s'avère bien moins convaincant que Renan. Ce dernier pose l'identité dans l'histoire, comme Huntington, dans le culte des ancêtre qui enracine, citant même le proverbe spartiate « *Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes* ». Il va cependant beaucoup plus loin : « *elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie.*»<sup>111</sup>. Quoiqu'en dise Huntington, il semble bien que les Américains d'origine étrangère manifestent bel et bien ce « désir de vivre ensemble » et répondent par l'affirmative à ce plébiscite de tous les jours. Ils font preuve d'un engagement au moins équivalent pour leur pays (à due proportion dans les forces armées), et manifestent leur adhésion aux valeurs de façon aussi ostentatoire, si l'on en juge aux drapeaux visibles partout aux Etats-Unis. Il est bien pos-

---

<sup>111</sup> *Qu'est-ce qu'une nation ?* - Ernest Renan - Milles et une nuits, 1997 - ISBN 978-2-84205-178-5 - p.32

sible même qu'ils se sentent parfois plus américains que des descendants de WASP persuadés que l'identité de leur pays est un objet figé auquel on participe par naissance ou appartenance ethnique. Le plébiscite de tous les jours d'Huntington s'adresse tout particulièrement aux communautés, aux non WASP : pour eux, le plébiscite sera une vérification, assidue et pointilleuse. Les fidélités ambiguës ne semblent pourtant concerner qu'une minorité marginalisée. Soupçonner un manque de loyauté, c'est ostraciser de façon insultante des communautés entières, en contestant à ce qu'ils sont l'appartenance de fait à la communauté. C'est risquer de grossir les rangs de cette minorité marginalisée, dans une logique de prophétie auto-réalisatrice.

Avec sa recette de « soupe à la tomate », Huntington réduit les apports culturels non WASP à un rôle parfaitement secondaire, voire superflu. Or, comme le formule Amin Maalouf, « *si nos contemporains ne sont pas encouragés à assumer leurs appartenances multiples, s'il ne peuvent concilier leur besoin d'identité avec une ouverture franche et décomplexée aux cultures différentes, s'ils se sentent contraints de choisir entre la négation de soi-même et la négation de l'autre, nous serons en train de former des légions de fous sanguinaires, des légions d'égarés.* »<sup>112</sup>. François Jullien, raisonnant autour des principes d'universel, d'uniforme et de commun invite à penser « *l'entre* », « *qui n'est ni l'un ni l'autre, n'a pas d'en-soi, n'a pas d'essence, n'a rien en propre* »<sup>113</sup> afin de créer du commun qui ne soit pas de l'uniforme artificiel. Plus facile à dire qu'à faire sans aucun doute, mais il est vrai qu'à ne penser l'identité qu'en terme d'altérité et de différences, en essentialisant, en réifiant l'Autre, en le réfutant pour s'affirmer, on se condamne à ne plus penser le commun autrement que dans une impossible homogénéité. Si l'important est ce qu'il *est* et non ce qu'il *veut*, alors l'autre ne sera jamais un américain avant de faire disparaître ses différences. C'est sans doute une des critiques les plus pertinentes que l'on peut également faire à son analyse des relations internationales.

### C- LE CHOC DES CIVILISATIONS...VRAIMENT ?

Le choc des civilisations est véritablement l'essai qui porte Huntington au sommet de la polémique internationale. Et pour cause : il propose, en lieu et place d'une organisation internationale structurée par la bipolarité de la guerre froide, un « *nouveau paradigme* ». Suite à l'effondrement de l'em-

---

<sup>112</sup>Les identités meurtrières - Amin Maalouf - Le livre de poche ed 21, 2016 - ISBN 978-2-253-15005-3 - p. 44

<sup>113</sup> Il n'y a pas d'identité culturelle (mais nous défendons les ressources d'une culture) - François Jullien - L'Herne 2016 - ISBN 9782851978295 - p.39

pire soviétique, une multitude de « civilisations » auraient repris de la vigueur. Jusqu'à ne pas consentir au triomphe de l'Amérique et de son modèle libéral, économiquement d'abord, politiquement ensuite. La distinction est d'importance. Le libéralisme politique et le libéralisme économique suivent en effet des chemins fort différents. Pour une raison très simple : le libéralisme économique est indépendant du libéralisme politique, et s'accommode parfaitement de régimes illibéraux (Chine, Russie). Et le mode démocratique de gouvernement peut s'accompagner d'un corps social non démocratique (Inde). Depuis la parution de cet essai, les initiatives pour le « dialogue » des civilisations se sont multipliées, comme pour absoudre le blasphème une fois ce dernier prononcé. Un choc ? Non, certainement pas. Des divergences passagères, infimes, des animadversions éphémères. Pourtant les faits semblent là : les bouleversements de frontières résultent de plus en plus de conflits religieux, ethniques, et culturels. Et le déséquilibre technologique ne préserve pas les nations de l'Occident de défaites douloureuses, conduites par des soldats fanatisés : « *quand une communauté se bat pour sauver sa peau –mur, mosquée ou tombeau de l'ancêtre-, elle ne lésine pas sur les moyens : la lutte est à mort, car l'enjeu n'est plus ce qu'elle a mais ce qu'elle est* »<sup>114</sup>. L'Occident, à la chute de l'URSS, se découvre un besoin urgent de trouver de nouveaux ennemis. Il n'y aura pas à chercher longtemps.

Le système proposé par Huntington a déclenché de nombreuses critiques, plus ou moins épidermiques et idéologiques. Il faut d'abord le contester en sa nature de système, et ensuite se demander si ce système fonctionne comme grille de lecture explicative.

### **- Il faut un système d'explication des relations internationales**

La théorie des relations internationales vit douloureusement la fin de la guerre froide, qui la prive d'un schéma commode d'explication des dynamiques internationales. De nombreuses tentatives s'ensuivent pour proposer des systèmes alternatifs, plus ou moins convaincants. Un seul Empire subsiste, mais il est libéral ; c'est donc la compétition économique qui s'installe plutôt que de nouvelles rivalités, et un temps il est même envisagé une forme de paix mondiale perpétuelle autour des valeurs du dogme libéral, supposé suffisamment flexible pour absorber les tensions de tous ordres. La dialectique hégélienne de l'histoire s'achève donc, comme semble en témoigner le mouvement de mondialisation qui répand les mêmes standards de gouvernance économique autour de la libre entreprise et de la concurrence. La thèse de Fukuyama distingue cependant un monde encore « his-

---

<sup>114</sup> *Eloge des frontières* - Régis Debray - Folio, 2013 - ISBN 978-2-2070453054 - p.31

torique », celui des « damnés de l'histoire » en quelque sorte. Il ne pronostique pas un ralliement rapide de ces derniers à l'idéal de démocratie libérale. Cependant, il inspire, à l'évidence, les théories du *regime change* qui font flores à Washington, particulièrement sous la présidence de G.W. Bush. Ces théories s'appuient sur le présupposé que 1/les régimes illibéraux sont condamnés, 2/tous les peuples sont en demande de démocratie et 3/tous les Etats, dans leurs découpages actuels, forment des nations susceptibles d'être démocratisées.

Au contrepied de cette idée d'une convergence vers du « même », Huntington rétablit de l'« autre ». Comme le dit Dominique Moïsi, « à l'ère de la mondialisation, la relation à l'Autre est plus que jamais fondamentale. Dans l'Europe classique des XVII et XVIII<sup>e</sup> siècles, les « Autres absolus » étaient rares ; ils accédèrent au rang de curiosité, tels ces pièces ou ces animaux exotiques, collectionnés et montrés, matière à maints commentaires. Avec la révolution des transports, ils se multiplièrent et furent enrôlés dans nos aventures économiques et militaires, dont ils devinrent un élément important ; les empires coloniaux en vinrent à jouer un grand rôle dans les rivalités européennes [...] Mais cessant d'être une rareté ou une curiosité, ces Autres perdirent en même temps, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et même de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, leur caractère « absolu », et ainsi leur remise en question de nos propres identités, de nos modèles sociaux et politiques. Au temps de la guerre froide, les Autres absolus venaient, pour les Occidentaux, du monde communiste : en termes intellectuels et culturels, l'Est était « l'envers de l'Ouest ». Aujourd'hui, à l'ère globale, les « Autres absolus » ne viennent pas seulement d'une autre culture, non occidentale, mais pour ainsi dire d'un autre siècle, et ils mêlent à une conception plus tribale du monde, qui n'est pas sans rappeler notre propre Moyen Age, les instruments technologiques du présent »<sup>115</sup>. Dominique Moïsi différencie les peuples selon qu'ils se caractérisent par l'espoir (émergents asiatiques notamment), la peur (l'Occident en général, l'Europe en particulier) ou le ressentiment (les peuples musulmans), psychologie collective qui mêle sentiments de supériorité et d'infériorité, frustrations, succès et échecs historiques, humiliations, etc...Cependant, il n'en fait pas un « système », à la manière d'Huntington.

Huntington force le trait, quitte à plier la réalité à sa grille de lecture. Il étend les logiques du discours fondamentaliste à 1,6 milliard de musulman (d'après le *Pew center*). Prêter une unité civilisationnelle à l'islam ne relève cependant pas de l'exagération pédagogique mais de l'erreur factuelle. Qui plus est quand on évoque un islam en pleine guerre de religion. La virulence du conflit à l'intérieur de l'islam est sans commune mesure avec les conflits qu'identifie Huntington entre islam et lisières de l'islam. Huntington est féru de statistiques, mais il ne les mobilise ni pour comptabiliser le phénomène des combattants étrangers, qui est resté marginal en Irak, en ex-Yougoslavie, en Af-

---

<sup>115</sup> *La géopolitique de l'émotion* (2008)– Dominique Moïsi – Champs Actuel Flammarion, 2015 – ISBN 978-2-0813-6380-9 - p.51

ghanistan et sur le territoire syro-irakien. Ni pour mesurer l'ampleur du conflit sunnite/chiite, qui structure les antagonismes de tout le Moyen Orient depuis au moins 40 ans.

### - Du système à l'esprit de système

Si le propre de l'idéologie consiste à élargir à toutes les situations une donnée parfois vraie, alors la proposition d'Huntington relève de l'idéologie. Proposer un système est une chose, mais le faire avec un esprit de système en est une autre. En l'occurrence Huntington semble bien tenir des conséquences d'autres phénomènes pour des exemples de la validité de sa théorie. Sa proposition procède en effet de la mécanique suivante : le fait culturel est en premier lieu religieux ; il se structure potentiellement en civilisation autour d'Etat phares, qui deviennent des acteurs structurant des relations internationales ; il suppose un système de valeur qui prévaut sur le système économique et technologique ; ces systèmes de valeurs sont antagonistes, prosélytes et en compétition pour faire valoir leur suprématie. Ce cheminement logique présente les singularités de l'effet Fort : la cohérence logique de l'ensemble peut paraître séduisante. Mais prises séparément, ses prémisses ne résistent guère à un examen approfondi ; Parcourons l'ensemble de ces prémisses :

- Le fait culturel est en premier lieu religieux : Huntington observe un fort mouvement de désécularisation. Or, en dehors de l'Islam revigoré par sa démographie, et du continent américain qui reste fervent, ce mouvement est contestable. En outre, l'emprise du religieux sur le politique, à l'exception des islamistes partisans de la chariah et de la théocratie tibétaine, est marginale. Autrement dit le fait religieux ne semble par suffisamment vigoureux pour renverser la dynamique moderne d'autonomisation de la raison, et reste cantonné au domaine spirituel. Le mouvement des Lumières, l'appel kantien *sapere aude* ont réellement porté de façon universelle ; les lieux dans lesquels la religion est investie d'un primat culturel et politique sont les lieux dans lesquels la démographie ou les conditions économiques ne permettent pas un accès à l'éducation, de lieux bel et bien « enfermés dans l'histoire ». Un écrivain de Casablanca se sent selon toute vraisemblance plus proche de la communauté littéraire mondiale que du mollah pakistanais, en dépit de la fraternité religieuse. L'identification culturelle implique de nombreux autres facteurs que la simple communauté de foi. L'internet permet en outre de donner une autre dimension à l'échange culturel, qui s'affranchit des limites immédiates du village, de la famille et de la paroisse pour s'ouvrir à une agora véritablement mondiale.

- Les civilisations deviennent des acteurs des relations internationales sous l'égide d'Etat-phare : ce qui a pu être vrai des califats omeyyades ou abbasides, ou, admettons, de l'éphémère empire carolingien, apparaît comme une exception. Les Empires ne se sont pour ainsi dire jamais construits autour d'ambitions prosélythes : les empires romains, chinois, britanniques, français, russe puis soviétiques, etc... se sont constitués, caractéristique d'un Empire, autour de centres, mais n'ont pas eu la religion ou même la culture pour moteur. Leur expansionnisme relevait bien plutôt d'impératifs économiques, idéologiques ou sécuritaires. Les croisades et les différents rôles de « protecteur des croyants » sont en grande partie des usurpations, des postures masquant des considérations autrement prosaïques. Les tentatives de panslavisme, de panarabisme, de panafricanisme, etc... ne sont jamais parvenues à se structurer autour d'un Etat-phare, car aucun n'en avait la légitimité, et car ces projets ont toujours dissimulé sous des dehors de défense culturelle des politiques de domination nationales intéressées et assez vite démasquées. La notion d'Etat-phare semble en fait directement dérivée de l'organisation impériale en blocs durant la guerre froide. A cette aune, effectivement, il y avait un leadership incontestable des Etats-phares américains et soviétiques. Mais les « civilisations » ne sont certainement pas des blocs aussi cohérents et structurés : l'Etat reste bien évidemment l'acteur fondamental des relations internationales, et l'on serait tenté d'appliquer aux civilisations la moquerie de Kissinger envers l'Europe : les civilisations, quel numéro de téléphone ?
- Le système de valeur prévaut sur le système économique et technologique : le système de valeur est évidemment fondamental, et comme le dit Huntington, « la foi et la famille, le sang et la croyance » sont de puissants moteurs. Mais comme énoncé *supra*, les Etats restent les acteurs principaux des relations internationales. « Monstres froids », ils n'ont, quant à eux que des « intérêts » pour reprendre la formule de de Gaulle. Les systèmes de valeur font pression sur les Etats, mais les conflits « pour les valeurs » sont historiquement rares ; les antagonismes découlent le plus souvent d'appétits de ressources, de lutte pour la suprématie : même les grands conflits idéologiques du XX<sup>e</sup> siècle ont reposé sur un fort réalisme politique. En revanche, l'on concédera à Huntington que l'humiliation du colonisé, du dominé, est propre à générer des mouvements de résistance organisés.
- Ces systèmes de valeurs sont antagonistes, prosélytes et en lutte pour la suprématie : Huntington nous dit que les conflits actuels découlent d'universalismes contraires et incompatibles, en lutte à mort. Que le problème de l'Islam, c'est l'Occident en tant que tel, et celui

de l'Occident, l'Islam en tant que tel. La conversion ou l'annihilation en somme. Huntington recherche sans doute de façon trop acharnée un nouvel ennemi existentiel pour l'Amérique. Il y a certes un discours performatif qui paraît lui donner raison (mécréants/infidèles, dualité *dar al islam/dar al harb*, invocation systématique, lors des interventions occidentales, de la solidarité de l'umma, et de l'autre côté *Axis of Evil, crusade...*). Mais est-ce autre chose qu'une pose rhétorique de mobilisation ? Pour un drapeau américain brûlé, pour un djihadiste kamikaze, combien de musulmans conjuguent avec harmonie leur foi et la modernité, leurs valeurs et celles de l'occident ? Les Occidentaux seraient-ils donc les seuls à être animés d'une pacifique ambition de « poursuite du bonheur », cernés par des hordes de « barbares » ?

### **- Got a better idea ?**

Le choc des civilisations est-il vraiment un nouveau paradigme ? Les civilisations sont-elles les nouveaux moteurs des relations internationales ? Plutôt qu'une réification pour le moins artificielle d'unités civilisationnelles parfois vaporeuses, on peut admettre que le facteur culturel joue un rôle dans les relations internationales, sous la forme notamment des perceptions. Or il est manifeste que le ressentiment alimente la contestation de la domination occidentale. La condescendance, l'arrogance, l'exploitation des uns contre les autres, le pillage des ressources à son profit sont des pratiques courantes et à l'échelle mondiale, ce qui est du reste compréhensible pour un empire mondial avec des besoins considérables de ressources. Il n'y a pas besoin d'être un incondicional de Michael Moore ou de Noam Chomsky pour faire preuve de cet examen réaliste et lucide des choses, et admettre que cela puisse générer des frustrations de la part des pays sur lesquels cette domination s'applique, qui plus est lorsqu'elle s'applique avec plus de rigueur ou d'appétit. Le ressentiment semble bel et bien un moteur important de contestation de la domination occidentale en général, et américaine en particulier. Il l'est d'autant plus que l'Occident s'avère plus pusillanime que jamais, et, comme affecté du syndrome de Cotard, ne croit plus en ses forces ni en ses vertus. Les conclusions d'Huntington, qui préconise une prudente réserve pour un Occident qu'il estime affaibli, sont un appel bienvenu à la modération après l'interventionnisme post-guerre froide. Mais comment défendre des intérêts mondiaux en restant sur la réserve et en se repliant sur soi ? La recommandation de réserve est en fait liée à la façon dont Huntington tient les agissements américains pour le Bien. Il présente en effet la politique étrangère américaine comme motivée par le Bien et la Morale dans une confondante (fausse) naïveté : « *les Américains veulent identifier, dans chaque conflit étranger,*

*les forces du bien et les forces du mal, puis s'aligner sur les premières* »<sup>116</sup>. Non que les Américains soient totalement dénués d'intentions louables. Mais en disant cela, Huntington refuse de ne voir autre chose dans la politique étrangère américaine que des erreurs de bonne foi, ainsi le wilsonisme botté des néoconservateurs. Pourtant, même Hollywood l'intègre dans ses scénarios désormais : les Etats-Unis sont un empire, qui agit selon ses intérêts.

Le système Huntington a motivé jusqu'aux interprétations les plus extrêmes, telle la conception d'une carte confessionnelle du Moyen Orient<sup>117</sup>. On imagine un musulman proposer ingénument, à la lecture de *Qui sommes-nous ?* un semblable redécoupage de la géographie américaine... La conception des civilisations par Huntington est symptomatique de son ethnocentrisme, et de son esprit de système, pliant la complexité des relations internationales à une forme de « géopolitique à l'estomac » (F.Thual). Ainsi la civilisation hindoue, figurée sur tout le sous-continent indien (quid des musulmans, des bouddhistes et des sikhs indiens?), la civilisation japonaise définie à partir de son shintoïsme (qui de l'influence confucéenne au Japon ?), l'Amérique du Sud et l'Afrique pour ainsi dire ignorées, la Grèce intégrée de force à la civilisation orthodoxe...

Le système Huntington a paru trouver une dramatique illustration avec les attentats du 11 septembre. A condition d'admettre qu'Al Qaïda est 1/ mû par des motivations religieuses et 2/ fédérateur pour le monde musulman. Or il n'en est rien. Plus que jamais les musulmans se font la guerre entre eux. Cette guerre a des répercussions atroces en Occident, mais n'en reste pas moins avant tout une guerre entre musulmans. Le rapprochement sino-musulman, qu'Huntington identifie comme la menace potentielle majeure pour l'Occident à court terme, paraît pour le moins hypothétique. Sinon fantasmé. Pour les mêmes raisons que celles déjà évoquées précédemment : la Chine correspond à un Etat, avec des institutions, et une orientation politique. Qui peut bien être son interlocuteur « civilisationnel » musulman ? Ensuite, quelle pourrait bien être l'improbable convergence d'intérêts justifiant un tel rapprochement ?

Une « meilleure idée » pourrait être de souffrir que les relations internationales sont structurées par la compétition hobbesienne entre Etats, dont les interactions ne peuvent être résumées comme dans

---

<sup>116</sup> *Le Choc des civilisations* - Samuel P.Huntington - Odile Jacob, 2007 - ISBN 978-2-738119780 -p.322

<sup>117</sup> 1/ Par Robin Wrights : <http://www.geocurrents.info/geopolitics/myth-nation-state/robin-wrights-audacious-remapping-middle-east>

2/ Par Ralph Peters : <http://www.globalresearch.ca/plans-for-redrawing-the-middle-east-the-project-for-a-new-middle-east/3882>

ces jeux de sociétés où l'on vise à la domination du monde. Les facteurs culturels jouent un rôle dans le processus décisionnel des Etats. Un rôle important, mais un rôle parmi d'autres facteurs.

---

*« La familiarité réduit l'insécurité. Ainsi sommes-nous plus à l'aise pour décrire et combattre les risques que nous pensons comprendre : terroristes, immigrés, perte d'emploi ou crimes. Mais dans les décennies à venir, les vraies sources de l'insécurité seront des sources que la plupart d'entre nous ne saurions définir : changement climatique spectaculaire avec ses effets sociaux et environnementaux ; déclin de l'Empire avec son lot de « petites guerres » ; impuissance politique collective face à des bouleversements lointains et à leurs impact local perturbateur. Ce sont les menaces que les politiciens chauvins seront les mieux à même d'exploiter, précisément parce qu'elles débouchent facilement sur la colère et l'humiliation »<sup>118</sup>.*

Il faut tempérer les critiques adressées à Huntington en évitant de lui faire un procès d'intention. Dans une large mesure, son objectif est d'éclairer ces « sources » diffuses d'insécurité, difficiles à saisir, pour en ôter le monopole aux populismes. Il lui faut, pour cela, exagérer. Comme l'indique José Ortega y Gasset dans *La révolte des masses* « ce qui se passe actuellement dans le monde - dans le monde historique, s'entend- se réduit exclusivement à ceci : pendant trois siècles, l'Europe a commandé dans le monde, et aujourd'hui elle n'est plus sûre de commander ni de continuer à le faire. Réduire à une formule aussi simple l'infinité des choses que contient la réalité historique actuelle est sans doute, en tout cas, une exagération ; aussi dois-je avant tout rappeler que penser c'est, qu'on le veuille ou non, exagérer ».

Interrogé sur les conséquences de la Révolution Française, à la fin des années 1970, Zhou Enlai aurait répondu : « *il est trop tôt pour le dire* ». A juste titre : quels soubresauts des démocraties modernes ne trouvent pas écho dans les nombreux épisodes politiques de cette période troublée ? Le fait majoritaire, le rôle des partis, l'émergence d'une nouvelle élite, les rapports entre gouvernants et gouvernés ainsi que la pression populaire des comités et des sans-culottes sur la représentation peuvent faire office de catégories conceptuelles utiles pour appréhender les difficultés que l'on observe dans les régimes démocratiques actuels. De même que la conclusion de cette Révolution devenue agressive par l'Empire, qui rappelle que l'autocratie reste toujours en embuscade.

La critique des élites est liée à une déception sur les orientations prises, qui compromettraient un génie collectif, une identité nationale à distinguer des autres. La remise en cause des élites semble ainsi présenter une acuité toute particulière pour les puissances impériales ou mondiales d'hier et

---

<sup>118</sup> *Contre le vide moral* (2010) - Tony Judt - Champs Essais 2011 - ISBN 978-2-0812-8451-7 - p.194

d'aujourd'hui (EUA, Grande Bretagne, France, Espagne). D'autres cultures politiques paraissent moins virulentes (démocraties scandinaves, dans lesquelles la relation entre gouvernants et gouvernés paraît moins distanciée ; régimes à large autonomie fédérale, probablement pour les mêmes raisons). D'autres encore ont un surmoi politique plus fort vis-à-vis de ce type de démarches (Japon et Allemagne) pour des raisons historiques évidentes. La critique prend de nos jours une forme nouvelle, liée à un sentiment d'impuissance, et à un manque de courage. Le peuple, réputé conservateur et complaisant vis-à-vis des sirènes populistes, est plus que jamais « introuvable », et échappe en tout cas aux prédictions des instituts de sondage et aux analyses des sociologues. Le primat de l'économique, largement négligé par Huntington, désoriente le discours politique et frustre profondément les attentes du corps politique et du corps social. La *Rust Belt* en capilotade, la faillite de Detroit et la morgue des élites des côtes ont ainsi largement contribué à faire émerger une nouvelle offre politique. Celle-ci a paradoxalement bénéficié des garde-fous américains érigés pour préserver la première puissance mondiale du populisme, parvenant à la magistrature suprême tout en étant minoritaire en nombre de voix.

Les commentateurs mobilisent avec complaisance les références aux années 1930, pour décrire une ambiance de « fin de règne », un modèle démocratique à bout de souffle peinant à renouveler ses élites et par conséquent débordé sur la droite et sur la gauche par les extrêmes. Les détracteurs de Samuel P. Huntington concluent bien vite qu'il participe de cette ambiance délétère. Pourtant, ses ouvrages sont des appels à l'action, y compris par la réactivation de certains conservatismes entendus au sens positif du terme. En ceci Huntington se révèle particulièrement précieux pour saisir l'esprit de notre temps. Son refus de se laisser enfermer dans des catégories d'analyses convenues et politiquement correctes est salutaire. Egalement, son cheminement intellectuel reflète un questionnement que chaque citoyen doit intérieurement nourrir. Les sujets traités ne sont certes pas marginaux. Bien téméraire celui qui prétendrait avoir la réponse définitive à ces questions, déjà brûlantes lors de la Révolution française ; naturellement, la pensée de Samuel P. Huntington vis-à-vis de ces alternatives insolubles fait apparaître ses convictions ; l'argumentaire laisse un peu de côté la rigueur scientifique pour construire une démonstration en forme de profession de foi. En quelque sorte il s'efforce de démontrer ce qu'il croit être vrai, ce qu'il estime être préférable pour faire face aux menaces qui pèsent sur les Etats-Unis. Cette démarche n'est pas sournoise, elle est affichée, elle justifie même parfois quelques outrances rhétoriques qui peuvent faire le miel de commentateurs en recherche de belles feuilles. Quelques formulations lapidaires ou exagérées prêtent à polémique. Quelques syllogismes tranchent par rapport au ton mesuré et raisonnable des écrits universitaires.

Cette pensée peut littéralement alimenter des critiques de simplisme, voire celle de céder à la facilité. En réhabilitant comme élite le peuple souverain, à condition que l'on parle bien du peuple WASP en tant que composante majoritaire ethniquement et culturellement, Samuel P. Huntington use-t-il d'une forme de démagogie ? En reconnaissant la majorité silencieuse pour ce qu'elle est, c'est à dire sans en travestir les travers les plus dérangeants, on peut avancer qu'il donne la « vérité des prix ». Pourtant il faut bien constater que tous ceux qui parlent à la place de cette majorité silencieuse s'en servent le plus souvent comme une tribune de leurs propres intérêts, phobies et thématiques. A cette aune on peut légitimement se demander si Samuel P. Huntington est « la voix du peuple », s'il verbalise un non-dit plus ou moins conscient dans une forme de psychothérapie collective, ou s'il nourrit de statistiques et de démonstrations ses propres craintes. De fait, les allégeances de type religieux, à défaut d'être négligeables ou inexistantes, ne prennent pas l'ampleur qu'il semble deviner dans ses deux derniers ouvrages. Or il s'agit d'un élément constitutif de son raisonnement : la nation se délite car les solidarités qui la constituent sont mises en compétition avec des solidarités plus fortes. Les signes d'un rapprochement islamo-confucéen paraissent encore largement relever de la science-fiction. Le « Grand remplacement » du peuple d'élite WASP par les catholiques mexicains revanchards semble au moins très hypothétique, sinon quelque peu fantasmé.

Ces errances ne sont pour autant certainement pas que des angoisses personnelles. Elles reflètent une forme d'inquiétude collectivement perçue, et surtout une inquiétude complètement négligée par le discours dominant. Une offre politique s'engouffre dans cette béance du « marché » politique, mais elle est portée quasi-exclusivement par des populismes. Ce qui démontre que Samuel P. Huntington, en ne renonçant pas à décrire précisément les ressorts de ces angoisses, joue son rôle d'intellectuel. Il formule les lignes de front de son temps, et nous alerte sur un système démocratique effectivement en crise. En crise de représentation, en crise de crédibilité, en crise vis-à-vis des pouvoirs forts ou perçus comme tels, qui réfutent la démocratie libérale comme horizon indépassable.

Revitaliser le modèle implique de retrouver les termes adéquats du « plébiscite de tous les jours ». Pour Samuel P. Huntington le passé et la mémoire sont davantage constitutifs de la nation que ce plébiscite permanent, qui exclut de figer le corps politique pour privilégier une communauté de projet dynamique, typique du modèle théorique de Renan. Ce « modèle français » est lui-même en crise. Son ambition assimilationniste est mise à mal, et il intériorise douloureusement la perspective d'une dilution dans un espéranto mondial-libéral synonyme de mort culturelle. Sa culture politique s'accommode mal d'un pouvoir lointain et désincarné, qui alimente une critique de plus en plus intransigeante de ses élites, notamment européennes, qui n'est pas sans rappeler les préventions amé-

ricaines vis-à-vis du pouvoir fédéral. Ses symptômes sont largement comparables à ceux isolés par Samuel P. Huntington. Ceux qui les formulent sont qualifiés de déclinologues et décrédibilisés au grand tribunal intellectuel qui singularise notre prêt à penser. Pourtant, si l'on peut douter de leurs diagnostics comme de leurs posologies, il est manifeste qu'ils touchent un malaise bien réel, à la manière d'Huntington. Et il est à craindre, s'il ne leur est opposé qu'un mépris ricanant sur fond de procès d'intention ostracisant une pensée « nauséabonde », que la majorité finisse par leur donner raison, comme cela a été le cas lors d'élections récentes.

« *L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus* »<sup>119</sup> disait Don Juan. Ignorer Huntington, mettre sous un silence convenu les thèmes qu'il aborde, a ouvert la voie aux populismes qui osent dire, ou twitter, ce dont les préciosités du moment s'offusquent. Aujourd'hui, un ploutocrate est à la Maison Blanche, et on peine à voir en quoi son rapport aux masses valorise le *common sense* et moins encore la *common decency*. Il stigmatise les Mexicains et les musulmans, légitime une forme de haine pour tout ce qui n'est pas Américain, il évoque plaisamment la question de la torture, il glorifie l'argent comme valeur ultime... Il reprend certes à son compte une bonne partie des préoccupations soulevées par Huntington, et indifféremment l'ensemble des peurs qui parcourent le corps social américain. Mais l'on dirait une caricature poussée à l'extrême : peur de l'autre jusqu'au « mur » et à la déportation, culte de l'argent jusqu'à l'ostentation sans limite et la distinction d'une humanité des *winners* distinctes de l'humanité des *losers*, politique imprévisible de *dealmaking* au coup par coup et de courtisanerie des bas instincts de la majorité des laissés pour compte... Quel signe plus évident du déclin, non seulement de l'Amérique, mais de l'Occident, que celui d'un libéralisme économique qui a étouffé les valeurs ultimes et jusqu'à l'idéal du libéralisme politique ? Et quel meilleur représentant pour incarner ce déclin que la personnalité de D.J.Trump ? Alors les réaction d'« indignation », de pharisaïsme et de condescendance se multiplient. Conclusion d'un discours dominant qui a largement abandonné le bon sens populaire aux populismes, et préféré mépriser la masse au profit d'un discours complaisamment victimaire, communautaire et d'« indignation » ? En l'occurrence, il est préférable de mieux cerner de quoi Trump, ou le Brexit, ou l'appel des extrêmes européens sont-ils les manifestations plutôt que de continuer à se draper dans une présomptueuse et incantatoire supériorité morale. Il appartient aux élites de s'extirper du confort des conventions pour trouver le courage de redonner du sens au politique en brisant l'autonomisation de l'économique. Il reste le pari, proprement démocratique, que les masses demeureront fidèles à leur *common sense*, et à leur *common decency* d'ici là.

---

<sup>119</sup> *Don Juan* - Molière - Oeuvres complètes, Éd. de Crémille, 1971 - p.373

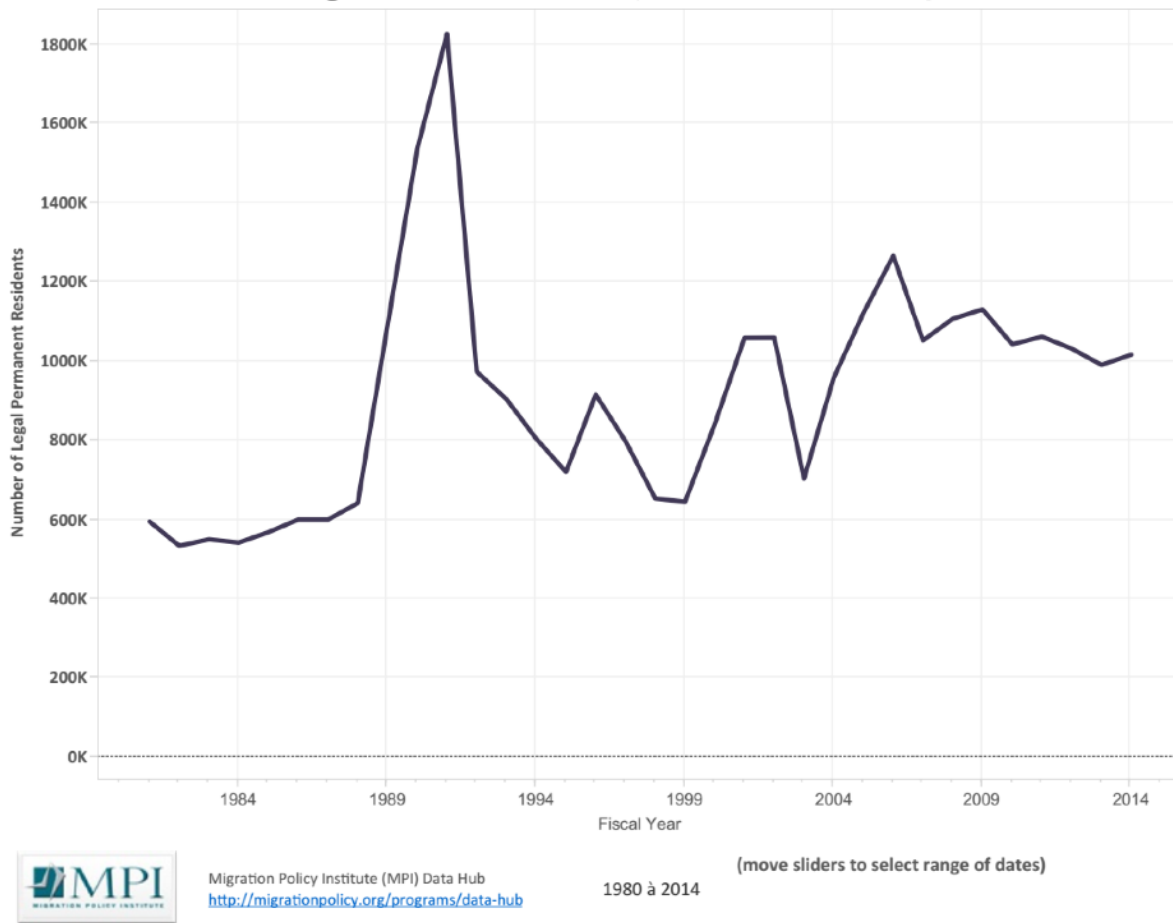


Résumé .....	2
Abstract.....	3
-I- Un pouvoir efficace ? L'organisation politico-militaire et les faiblesses de la démocratie aux Etats-Unis durant la Guerre Froide.....	8
A- The soldier and the State .....	8
1/ Une armée professionnelle, en charge du « management de la violence ».....	9
- La fin d'un consensus.....	9
- Un militarisme et une militarisation des Etats-Unis ? .....	10
- Vertus d'une armée professionnelle .....	11
- De nouveaux équilibres institutionnels .....	12
2/ Le management de la violence est-il le domaine d'expertise unique dans lequel les élites militaires doivent évoluer ?.....	13
- Extension du domaine de la guerre.....	13
B- The crisis of democracy : la démocratie est-elle un gouvernement viable pour les sociétés occidentales ? .....	16
- La crise de l'autorité .....	17
- La crise de l'exécutif.....	19
- La question de la masse.....	21
- La crainte d'une Amérique sans Américains.....	22
-II- le peuple contre les élites, l'ouest contre le reste.....	25
A- The clash of civilisation and the remaking of world order.....	25
- Prééminence du culturel.....	26
- If not civilizations, what ? La recherche éperdue d'un nouveau paradigme.....	28
- Le monde de l'après-guerre froide selon Huntington .....	29
- Que faire ? .....	31
B-Who are we ? The challenges to America's national identity .....	33
- Who are them ? Les tenants de la dénationalisation.....	34
- Qui sont les Américains ?.....	35
- Le facteur culturel, encore .....	38
III- Une approche critique de la pensée d'Huntington.....	40

A - La trahison des clercs ?.....	40
- La réhabilitation des élites, ou le triomphe des élites ?.....	40
- La condamnation des élites, ou le retour au populisme .....	42
B - Qui est le peuple élu ?.....	44
- Une identité introuvable.....	44
- La tentation nativiste.....	47
- Le singulier, le commun / l'individu, la communauté .....	48
C- Le choc des civilisations...Vraiment ?.....	50
- Il faut un système d'explication des relations internationales.....	51
- Du système à l'esprit de système .....	53
- Got a better idea ?.....	55

## ANNEXE 1

Annual Number of U.S. Legal Permanent Residents, Fiscal Years 1820-2014



Source: Migration Policy Institute tabulations of U.S. Department of Homeland Security, Office of Immigration Statistics, *Yearbook of Immigration Statistics* (various years). Available at <http://www.dhs.gov/files/statistics/publications/yearbook.shtm>.

<http://www.migrationpolicy.org/programs/data-hub/charts/Annual-Number-of-US-Legal-Permanent-Residents?width=1000&height=850&iframe=true>

# Bibliographie

## Samuel P. Huntington

- *The Soldier and The State, The theory and politics of civil-military relations*, 1957 - Samuel P. Huntington - Harvard University press, 1985 - ISBN 0-674-81736-2
- *The Crisis of Democracy, Report on the governability of democracies to the Trilateral Commission* - Michel J. Crozier, Samuel P. Huntington, Joji Watanuki - New York University Press, 1975 – ISBN 0-8147-1305-3
- *Qui sommes nous ? Identité nationale et choc des cultures* – Odile Jacob 2004 – ISBN 2-7381-1542-X
- *Le choc des civilisations* (sous-titre uniquement dans la version US : and the remaking of world order) – Odile Jacob 1997 – ISBN 2-7381-0499-1
- *The clash of civilizations ?* <https://www.foreignaffairs.com/articles/united-states/1993-06-01/clash-civilizations>
- *If not civilizations, what ?* - Foreign Affairs, vol.72, nov-déc 1993 - ISSN 00157120
- *On ne sort pas de l'histoire* – Commentaire n°89 – Printemps 1990 – ISSN 0180-8214
- *Political order in changing societies* (1968) – Yale University press, 7<sup>e</sup> ed 1973 - ISBN: 0-300-01171-7

## Autour de The soldier and the State

- *L'élite au pouvoir* (1956) - C. Wright Mills - Agone, collection l'ordre des choses, 2012 - ISBN 978-2748901597
- *The Garrison State* –Harold D. Laswell - <http://users.polisci.wisc.edu/kmayer/904/Lasswell%20-%20the%20Garrison%20State.pdf>
- *Eisenhower, discours d'adieu*, 17/01/1961- [https://www.youtube.com/watch?v=CWiIYW\\_fBfY](https://www.youtube.com/watch?v=CWiIYW_fBfY)
- *Justice* - Michael J. Sandel - Albin Michel, 2016 - ISBN 978-2226314994

## Autour de The crisis of democracy

- *Penser la révolution française* (1978)– François Furet – Folio Histoire 2014 – ISBN 978-2-07-032298-5

- Malaise dans la civilisation - Sigmund Freud - Point essais, 2010 - ISBN 978-2-7578-0215-1
- Race et histoire - Claude Levi-Strauss - Folio Essais 1987 - ISBN 978-2-07-032413-2 La révolte des élites et la trahison de la démocratie (1994) - Christopher Lasch - Champs essais 2007 - ISBN 978-2-0812-3681-3
- Eichmann à Jerusalem, la banalité du mal (1963) - Hannah Arendt - Folio Histoire 2° ed, 1997 - ISBN 978-2070326211
- La révolte des masses (1929) - José Ortega y Gasset - Les Belles lettres 2011 - ISBN 978-2-251-39051-2
- Hiroshima est partout (1959, pour la partie correspondance) - Günther Anders - Seuil, la couleur des idées, 2008 - ISBN 978-2020611220
- La désobéissance civile (1849) - Henry-David Thoreau - Mille et une nuits, 1997 - ISBN 978-2842050627
- Un si fragile vernis d'humanité, banalité du mal, banalité du bien - Michel Terestchenko - La découverte poche, 2007 - ISBN 978 – 2707153265
- Soumission à l'autorité - Stanley Milgram - Calmann Levy, 1994 - ISBN 978-2702104576
- La démocratie des crédules - Gerald Bronner - PUF, 2013 - ISBN 978-2-13-060729-8
- De la démocratie en Amérique - Alexis de Tocqueville - GF Flammarion, t.2, 1981 - ISBN 978-2-0807-0354-5
- Que signifie donner le pouvoir au peuple ? - Raymond Boudon - [https://www.asmp.fr/travaux/communications/2010\\_09\\_27\\_boudon.htm](https://www.asmp.fr/travaux/communications/2010_09_27_boudon.htm) - séance du lundi 27 septembre 2010, Académie des sciences morales et politiques
- L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme - Max Weber - Pocket Agora, 1991 - ISBN 978-2266034029
- La société de confiance - Alain Peyrefitte - Odile Jacob, 1995 - ISBN 978-2738103253
- Les institutions invisibles - Pierre Rosanvallon - <https://www.youtube.com/watch?v=HaCUDPANH-Ko>

- *Les métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident* – Pierre Manent - Champs Flammarion, coll. Essais – ISBN 978-2081270923

### **Autour du choc des civilisations**

- *Un Spengler pour l'après guerre froide ?* - Pierre Hassner - Commentaire n° 66 - Été 1994 - Plon - ISBN 2-259-18065-5
- *La revanche des passions* – Pierre Hassner – Fayard, 2015 – ISBN 978-2-21365-5079
- *La fin de l'histoire ?* Francis Fukuyama ; The National Interest n° 16 (été 1989) trad. Commentaires n° 47 – Automne 1989 – ISSN 0180-8214
- *La fin de l'histoire et le dernier homme* – Francis Fukuyama - Champs essai, Flammarion 1992 – ISBN 978-2-0812-1902-1
- *Grammaire des civilisations* (1963) - Fernand Braudel - Champs histoire, 1993 - ISBN 978-2-0813-1793-3
- *ANATOLI, de l'Adriatique à la Caspienne. Territoires, politiques, sociétés, Série des cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* (CEMOTI), Dossier Géopolitique des civilisations.  
*Huntington, 20 ans après*. N°4, automne 2013, CNRS éditions 2013 - ISBN 978-2-271-07897-1
- *Out of control* - Zbigniew Brzezinski - New York, Collier, 1993 - ISBN 0-684-82636-4
- *La peur des barbares ; au-delà du choc des civilisations* - Tzvetan Todorov - Le livre de poche, biblio essais, 2008 - ISBN 978-2-253-08461-7
- *La puissance ou la faiblesse – Les Etats-Unis et l'Europe dans le nouvel ordre mondial* – Robert Kagan - PLON 2003 – ISBN 2-259-19855-4
- *Le revers de la puissance – Les Etats-Unis en quête de légitimité* – Robert Kagan – Plon 2004 – ISBN 2-259-20068-0
- *La revanche de la géographie, ce que les cartes nous disent des conflits à venir* - Robert Kaplan - Edition du Toucan, 2014 - ISBN 978-2-81000-5826
- *La géopolitique de l'émotion* (2008)– Dominique Moïsi – Champs Actuel Flammarion, 2015 – ISBN 978-2-0813-6380-9
- *Etats de violence, essai sur la fin de la guerre* - Frederic Gros - NRF Essai Gallimard, 2006 - ISBN 2070774511

- *Les identités meurtrières* - Amin Maalouf - Le livre de poche ed 21, 2016 - ISBN 978-2-253-15005-3
- *Irak, les armées du chaos*- Michel Goya - Economica, 2009 - ISBN 978-2717856989

### **Autour de Qui sommes-nous ?**

- *L'Occident mondialisé - controverse sur la culture planétaire* - Hervé Juvin, Gilles Lipovestky - Le livre de poche, 2011 - ISBN 978-2\_253-15619-2
- *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine* - Tzvetan Todorov - Points Essais, 1989 - ISBN 2-02-018217-3
- *Il n'y a pas d'identité culturelle mais nous défendons les ressources d'une culture*- François Jullien - L'Herne 2016 - ISBN 9782851978295
- *La grève (Atlas shrugged)*, 1957 - Ayn Rand - Les belles lettres, 2013 - ISBN 978-2-251-44417-8
- *Le peuple introuvable, histoire de la représentation démocratique en France* - Pierre Rosanvallon Gallimard 2002 - ISBN 978-2070418312
- *L'ère du vide, essais sur l'individualisme contemporain* - Gilles Lipovetsky - Folio essai - ISBN 978-2-0703-2513-9
- *Qu'est-ce qu'une nation ?* - Ernest Renan - Milles et une nuits, 1997 - ISBN 978-2-84205-178-5
- *La notion de politique* (1932)- Carl Schmitt - Champs classiques 1992 - ISBN 978-2-0812-2873-3
- *Letter to Peter Collinson* (9 mai 1753) – Benjamin Franklin – Disponible sous <http://teachingamericanhistory.org/library/document/letter-to-peter-collinson>
- *Histoire des Etats-Unis* (1959)- René Rémond - PUF, Que sais-je ?, 16°ed 1992 - ISBN 2-13-045019-9

- *Le cauchemar hispanique de Samuel Huntington* - Frédérick Douzet - Hérodote 2004/4 (N°115) - ISBN 2707144606
- *Construire l'ennemi, et autres écrits occasionnels* - Umberto Eco - Biblio Essai, le Livre de Poche, 2011 - ISBN 978-2-253-18284-9
- *La terre et les morts - sur quelles réalités fonder la conscience française* - Maurice Barres - Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
- *Eloge des frontières* - Régis Debray - Folio, 2013 - ISBN 978-2-2070453054
- *La revanche des passions - métamorphoses de la violence et crise du politique* - Pierre Hassner - Fayard 2015 - ISBN 978-2-213-65507-9

#### **- PERIODIQUES ET PRESSE**

- *Joint Force Quarterly*, Issue 81, 2nd quarter 2016, Avril 2016 - ISSN 1070-0692 - Article Crafting and Managing Effects - The Evolution of the Profession of Arms by James G. Stavridis, Ervin J. Rokke and Terry C. Pierce
- La vie des idées.fr – *Etats-Unis : l'avenir de la puissance américaine selon Robert Kagan* – Michael C ; Behrent
- [http://www.lemonde.fr/politique/article/2016/11/12/un-elu-de-droite-s-eleve-contre-le-discours-anti-elites\\_5029983\\_823448.html](http://www.lemonde.fr/politique/article/2016/11/12/un-elu-de-droite-s-eleve-contre-le-discours-anti-elites_5029983_823448.html)
- Le monde, 15/11/2016, n° 22344 – *L'élection de Trump signe-t-elle la fin de la mondialisation ? Infographie : les salaires médians aux EUA font du « surplace » depuis la fin des 1970's*
- <http://www.lefigaro.fr/vox/politique/2016/11/15/31001-20161115ARTFIG00349-ils-ont-bon-dos-les-petits-blancs.php>
- *Oui, il est permis d'évaluer les cultures* - P.H. Tavoillot - [http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/02/23/oui-il-est-permis-d-evaluer-les-cultures\\_1647342\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/02/23/oui-il-est-permis-d-evaluer-les-cultures_1647342_3232.html)

- *The Americano Dream* – NYT, 24/02/2004 – David Brooks [http://www.nytimes.com/2004/02/24/opinion/the-americano-dream.html?\\_r=0](http://www.nytimes.com/2004/02/24/opinion/the-americano-dream.html?_r=0)
- *Native Son : Samuel Huntington defends the homeland* – Alan Wolfe – Foreign Affairs May/June 2004 - <https://www.foreignaffairs.com/reviews/review-essay/2004-05-01/native-son-samuel-huntington-defendshomeland>
- *Hey, professor, assimilate this !* - Peter Carlson - Washington Post, 9 mars 2004 - [https://www.washingtonpost.com/archive/lifestyle/2004/03/09/hey-professor-assimilate-this/730281c7-4e04-4803-9e29-041a1b7704e3/?utm\\_term=.6e2687ab6942](https://www.washingtonpost.com/archive/lifestyle/2004/03/09/hey-professor-assimilate-this/730281c7-4e04-4803-9e29-041a1b7704e3/?utm_term=.6e2687ab6942)